M, 1-1 (7).

Discorso letto in seduta
dai Professori
Giulio e Rossi 1798=

4

BCS
LAUG
E
7
Biblioteca Civica
Saluzzo

1041

XVI. g. 1197 n.

N.° d'Inventario
1041
4A6.E.7

DISCOURS

LU A L'ACADÉMIE R. DES SCIENCES

DE TURIN

OU

EXTRAIT DES EXPÉRIENCES

SUR LES EFFETS DE QUELQUES REMEDES

DISSOUS PAR LA SALIVE, OU LE SUC GASTRIQUE

ADMINISTRES EXTERIEUREMENT

PAR LE

D.R GIULIO ET M.R ROSSI

DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES

TURIN 1798.

DE L'IMPRIMERIE DE JACQUES FEA

AVEC PERMISSION.

REGIÆ · SCIENTIARUM · TAURINENSI · ACADEMIÆ

HÆC · SUORUM · EXPERIMENTORUM

FAUSTO · FORTUNATA · SUCCESSU · SPECIMINA

IN · CULTUS · VENERATIONIS

GRATISSIMIQUE · ANIMI · TESTIMONIUM

CAROLUS · JULIUS

ET

FRANCISCUS · ROSSI

D · D · D

EXTRAIT

DES RÉGISTRES

DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES

DE TURIN

BIBLIOTECA CIVICA
XVI · 9 · 1 retro
SALUZZO

Monsieur le Docteur GIULIO, *dans la séance du 25 juin 1797, a lu un précis d'expériences faites par lui, et M.* ROSSI *sur différens remedes dissous dans le suc gastrique, et salivé. Le 30 novembre de la même année, M. le Docteur* GIULIO *a continué la lecture de l'ouvrage composé par lui, et M.* ROSSI *sur les expériences des remedes dissous dans le suc gastrique, et salive, employés extérieurement en friction. MM. les AA. souhaitant dédier cet ouvrage à l'Académie, et y prendre le titre*

d'Académiciens, en ont demandé l'approbation et l'agrément; ce qui leur a été accordé d'une commune voix. En foi de quoi j'ai signé le présent certificat, muni du sceau de l'Académie.

Turin le 22 décembre 1797.

L'Abbé de Caluso

Sécrétaire P. de l'Académie.

SUR LES EFFETS DE QUELQUES REMEDES

DISSOUS DANS LE SUC GASTRIQUE OU LA SALIVE, APPLIQUES EXTERIEUREMENT AU CORPS HUMAIN, SELON LA NOUVELLE METHODE DU D. CHIARENTI DE FLORENCE, AVEC PLUSIEURS REMARQUES PHYSIOLOGIQUES

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LES ASSEMBLÉES DE L'ACADÉMIE R. DES SCIENCES DE TURIN DU 25 JUIN, ET 30 NOVEMBRE 1797

PAR LE DOCTEUR CHARLES GIULIO

MESSIEURS,

§. I. Les matieres qui appartiennent uniquement à cette partie de la Médecine qui traite de la guérison des maladies et des effets des remedes sur le corps humain comme curatifs, n'entrent point dans le plan de cette Illustre Société: mais ce qui concerne l'œconomie animale par rapport à la maniere dont s'éxécutent quelques unes de ses fonctions, et qui dans

le même tems les fait mieux connoitre, est certainement du ressort de notre Académie. Et quand de la maniere particuliere d'agir de quelques substances dans le corps humain on obtient des résultats, des traits de lumiere qui répandent un jour nouveau sur des points de physiologie très-importans, ces faits, non comme appartenans à la cure des maladies, mais comme éclaircissans une des branches de l'histoire naturelle que l'Académie s'est aussi proposé de perfectionner, seront sans doute accueillis avec empressement.

§. 2. C'est sous ce point de vue, Messieurs, que je vais vous communiquer aujourd'hui un précis rapide de quelques expériences que j'ai fait avec mon digne ami Monsieur Rossi, sur une nouvelle maniere d'administrer extérieurement plusieurs remèdes, par laquelle tantôt nous avons obtenu le plus grand succès dans quelques maladies graves ou rebelles à tout autre moyen; tantôt nous avons au moins vu des effets très-remarquables, très-dignes de l'attention des médecins et des physiologistes. C'est d'après les essais dont le sçavant docteur Brera professeur de médecine pratique dans la célebre Universisé de Pavie m'a donné connaissance, que nous nous sommes empressés de réitérer sans délai, de varier, d'étendre un genre d'expériences, qui, soit par la nature et la grande activité des remèdes dont on a fait usage, soit par l'opiniatreté, ou même l'incurabilité des maladies, auxquelles on les a opposés, méritent d'être étendues et perfectionnées autant qu'il sera possible.

§. 3. Nous allons incessamment publier le détail des observations, dont ce discours ne sera qu'un court extrait. Les médecins philantropes, qui voyent tous les jours avec douleur l'insuffisance ou l'inutilité de beau-

coup de remèdes, même de ceux qu' on a le plus vantés, se hâteront, je l' espere, d' entreprendre une suite de tentatives que leur habileté saura conduire avec adresse, varier, appliquer ingénieusement, et je me flatte qu' ils nous sauront aussi quelque gré de leur avoir ouvert une route tout à fait nouvelle dans ce pays. Ce n' est que par des essais bien faits, et multipliés par des hommes, qui ayent le talent de l'expérience et de l'observation, que l'on pourra constater et réduire à de justes limites l' espoir qu' il sera désormais permis de fonder dans la nouvelle méthode, dont je vais vous entretenir plus en physiologiste qu' en praticien, pour me conformer à l' esprit de notre institution. Et quant à vous, Messieurs, votre sensibilité, et ce vif interêt soutenu et généreux pour l' utilité publique à laquelle vous avez consacré tant de rudes travaux, de si pénibles recherches, de si longs études, et tant de veilles laborieuses, me sont un sûr garant que vous partagerez cette satisfaction mêlée de joie, dont notre coeur est pénétré en annoncant une découverte, qui, si elle recevra tout le développement, et toute la perfection dont elle est vraisemblablement susceptible, paroit promettre les plus heureux succès pour le soulagement de l' humanité souffrante.

§. 4. Après les belles découvertes des physiologistes modernes, l'on doit reconnoitre, que la dissolution des substances alimentaires dans l'estomac, est due à l' action des sucs gastriques, et qu' une telle dissolution dépend d' une vraie affinité de ces sucs avec les alimens; il est assez prouvé que la facilité et le degré de dissolution, est proportionnel au dégré d' affinité que les sucs gastriques ont avec les alimens; que les degrès de cette affinité different, selon la diversité des

animaux, la nature, le tissu, les principes, le mêlange des substances reçues dans l' estomac; selon la quantité, l' état parfait, ou la dépravation de ces sucs; et enfin selon le différent concours des circonstances qui sont propres à accélérer, augmenter, retarder, ou rendre nulle l' action des sucs gastriques d' après les loix de l' affinité. Cette belle théorie, dont on n'avoit saisi que quelques chainons jusqu' à ces derniers tems, fut changée en démonstration, dans les mains habiles d'un des plus grands observateurs de ce siecle, le célébre *Spallanzani*, et c'est avec beaucoup de raison, que son sçavant traducteur et commentateur, *Senebier*, regarde les expériences de ce grand homme sur la digestion (expériences si ingénieuses, si délicates, qu' il a sçu varier et étendre avec tant d' art, de dextérité, de profondeur) comme un des plus beaux modeles dans la science si difficile de sçavoir interroger la nature, et la forcer à dévoiler son secret.

§. 5. Mais, outre cette puissante affinité, par laquelle les sucs gastriques sont le dissolvant naturel des alimens, n' en auroient-ils pas aussi plus on moins avec plusieurs remèdes? Tant de substances gommeuses, résineuses, métalliques, saliformes, ou d' autre nature, n' agiroient-elles que lorsque par une telle propriété elles auroient été dissoutes dans l' estomac? Et si nous voyons si souvent que tant de remedes sont rejettés, ou qu' ils ne produisent aucun changement utile, et ne développent aucune activité assez marquée sur le systeme, seroit-ce au défaut d'affinité et de dissolution, soit à cause de l' inertie, soit à cause de quelque dépravation des sucs gastriques, que l' on doit attribuer l' inefficacité de tels remedes?

§. 6. Ce soupçon bien raisonnable et ingénieux

paroit avoir conduit le docteur *Chiarenti* de Florence à faire usage extérieurement en frictions de quelques remedes dissous auparavant dans le suc gastrique de quelques animaux, et surtout des corneilles. Les médecins sçavent, qu'il n'est pas rare, que l'opium pris intérieurement en substance soit ensuite rejetté par le vomissement après avoir séjourné plusieurs heures inutilement dans l'estomac (1). Nous voyons tous les jours, combien sont foibles, et souvent même absolument nuls les effets de ce suc végétal inappréciable administré extérieurement dans les différentes préparations pharmaceutiques connues. Le docteur Chiarenti s'est donc dit à lui-même : si l'opium pris intérieurement est tant et tant de fois inutile, il est bien vraisemblable que cette inutilité dépende tantôt de la trop petite quantité,

---

(1) *Il y a longtems que* Kaaw Boerhaave *avoit déjà observé, que la partie d'opium dissous dans l'estomac étoit très-petite, même quand ses effets sur le systeme étoient fort-remarquables. Un chien auquel il avoit fait avaler une pillule d'opium du poids d'une demie drachme en fut assoupi, et ayant ouvert l'animal après six heures d'un assoupissement profond tandisque ce sommeil léthargique duroit encore, il trouva que la pillule avoit à peine perdu le poids d'un grain. V. impet. fac. pag. 407.*

Il y a des observations, que des pillules d'opium rendues par le vomissement après avoir satisfait aux indications qui les avoient faites ordonner, montroient à peine un déces sensible dans leur poids. Ceci auroit du faire voir aux médecins, combien il est difficile que l'opium, quand il n'est pas mis en contact des sucs gastriques dans un état de division convenable, en soit dissous.

tantôt de la foiblesse naturelle, tantôt de la dégénération morbifique des sucs gastriques, qui ne peuvent exercer assez d'affinité sur lui; et si administré extérieurement opere des effets si foibles et si peu décisifs, il paroit que cela peut dépendre de ce qu'il n'a pas été dissous par un menstrue convenable: essayons les sucs gastriques des animaux comme dissolvant. Ne seroit-il pas possible de remédier à l'impuissante affinité naturelle ou morbifique des sucs gastriques préparés dans l'estomac des malades, par la plus forte activité dissolvante des sucs gastriques puisés dans celui de quelques animaux? N'a-t'on pas trouvé qu'ils sont utiles dans plusieurs cas de foiblesse pris intérieurement? Or, qui sçait que ces sucs procurant soit à l'opium, soit à d'autres remedes plus de méabilité, ou y opérant une sorte d'animalisation, ou enfin y imprimant quelqu'autre changement utile, ne les puissent mettre en état de pénétrer rapidement par les vaisseaux lymphatiques dans l'intérieur du corps humain et y développer toute l'énergie que la bienfaisante nature leur a accordé? Qui résoudra ce doute, hors l'expérience?

§. 7. Le docteur *Chiarenti* fit ses expériences sur un'chien, sur lui même, sur des malades. En voici un précis (1). Il commença ses expériences sur un chien soit avec l'opium, soit avec la scille, soit avec

---

(1) *Osservazioni, ed esperienze sul sugo gastrico riguardato come il mezzo destinato dalla natura per rendere suscettibili una gran parte delle sostanze ad essere assorbite dai diversi vasi assorbenti della macchina animale, del Dottore* Francesco Chiarenti. *Firenze* 1797.

de la rhubarbe après avoir digéré ou dissous ces remèdes dans du suc gastrique de corneille, de mouton, ou de veau. Ces dissolutions furent ensuite unies à de la graisse, pour en former une pommade destinée à être administrée extérieurement en frictions, ce qui fut constamment pratiqué pour tous les remedes soumis à cette sorte d' expériences. La premiere expérience fut donc faite sur un jeune chien, avec de la pommade qui contenoit *huit grains de scilla maritima* digérée dans une drachme *de suc gastrique de corneille.* Une demi-heure après l'onction, l'animal commença à uriner abondamment, et continua à rendre des urines presqu'à chaque quart d' heure pendant l'espace d'un jour et d'une nuit (1). Il obtint des effets semblables en faisant des frictions sur le même animal avec la pommade qui ne contenoit que *six grains de scille* en substance, pilée et digérée quatre jours de suite dans le suc gastrique des mêmes oiseaux, qu' il puisoit par le moyen de tuyaux remplis de coton qu' il leur faisoit avaler. Aussitôt que les corneilles rejetoient par la bouche les tuyaux, il exprimoit du coton qu' y étoit renfermé le suc gastrique (2). Dans une troisième expérience faite de la même maniere, l' animal montra de l' inquiétude deux heures après, bientôt les urines coulerent, et l' action de la scille continua à opérer deux jours de suite (3).

Vingt grains de rhubarbe dissous dans le même suc, après beaucoup d' inquiétude produisirent un grand

---

(1) *Ibid. Esp. I pag.* 6, 7.

(2) *Ibid. Esp. VI pag.* 14, 15.

(3) *Esp. VIII.*

nombre d' évacuations fréquentes, pendant un jour et deux nuits (1).

Une onction avec de la pommade mêlée à *un denier et demi de rhubarbe* dissous dans le même suc gastrique, produisit une vraie diarrhée, qui dura deux jours entiers, et l'on observa beaucoup de tristesse et d'abattement dans l'animal.

Ayant fait des frictions avec de la pommade qui contenoit *cinq grains d' opium* main nue, il éprouva sur lui-même les effets de la propriété somnifere de l' opium, et en vit de légers symptomes sur l'animal (2).

Sept grains d'opium manifesterent des effets plus marqués (3); dix grains en produisirent de plus forts (4).

Le premier chien dont le docteur *Chiarenti* se servoit n' étant âgé que de deux mois, les effets de six grains d' opium furent très-forts. Il substitua ensuite un autre chien de quatre mois et très-robuste; il essaya sur lui *quinze grains d'opium* digérés dans deux drachmes de suc gastrique; l'abattement, la confusion, un long sommeil, la respiration laborieuse, des secousses convulsives, et après le sommeil une grande faiblesse et l'avilissement de l'animal attesterent assez la puissance de l' opium administré extérieurement (5).

§. 8. Il résulte donc des expériences que j' ai deja rapporté (§. 7.) que la *scille*, que la *rhubarbe*, que l' *opium* dissous par le menstrue gastrique et admini-

---

(1) *Ibid. Esp. IX pag.* 19 *seq.*
(2) *Ibid. Esp. II.*
(3) *Esp. III.*
(4) *Esp. IV.*
(5) *Esp. V pag.* 12.

strés extérieurement de la maniere que j'ai indiquée, agissent assez puissamment. Mais l'énergie que développent ces remedes appliqués à la peau dépend-t-elle réellement du dissolvant gastrique? Voilà un point bien important à décider, et voici les expériences que fit *Chiarenti* pour éclaircir ce doute.

Douze grains d'opium dissous dans l'esprit de vin, et unis à la pommade, administrés en friction sur le même chien dans une premiere expérience (1), seize grains dans un second essai (2), et vingt dans le troisieme (3), ne produisirent le moindre effet sensible. Il en conclût que la seule différence du dissolvant empêchoit l'opium d'agir.

§. 9. Animé par ces succès, le *docteur Chiarenti*, fit des essais sur lui-même. Des frictions faites aux aisselles, dans un rhume de poitrine, avec de la pommade qui contenoit six grains d'opium laissé en digestion dans du suc gastrique de corneille à une chaleur de 32 degrès du thermometre de *Reaumur*, prouverent que l'opium préparé avec le suc gastrique, n'agit pas moins sur l'homme que sur les animaux. Les effets de ces frictions furent, un léger abattement de la force volontaire des bras, un adoucissement de la toux, la respiration plus libre, un sommeil tranquille; la pesanteur de tête et la foiblesse des bras furent beaucoup moindres que lorsque le docteur *Chiarenti* prenoit intérieurement une dose égale d'opium (4). Ayant substitué le jour après de l'opium laissé en di-

---

(1) *Esp. X pag.* 20.
(2) *Esp. XI pag.* 21.
(3) *Esp. XII pag.* 21.
(4) *Esp. XIII.*

gestion dans l'esprit de vin à la pommade *opiato-gastrique*, il n'en éprouva aucun effet salutaire (1). Il reprit l'usage de la premiere pommade, et l'adoucissement de tous les symptomes fut très-sensible (2).

Le quinquina, à la dose d'une demie once, digéré dans le suc gastrique de mouton uni à du lard et administré en frictions aux aînes, aux aisselles dans une femme qui étoit tourmentée d'une fievre tierce intermittente depuis un mois, quatre heures avant l'invasion du paroxisme, l'éloigna de trois heures dès la premiere fois et le rendit beaucoup plus doux (3), et ayant fait usage d'une dose de six drachmes du même febrifuge de la même façon, la fievre ne reparut plus (4). On réitera néanmoins encore le remède une troisieme fois, et la fievre disparût entierement (5).

On répéta les mêmes essais avec du quinquina dans un homme atteint d'une fievre intermittente ; dès la premiere friction l'accès tarda deux heures, le froid fut moindre, la douleur de tête plus tolérable (6) ; après la seconde friction, le paroxisme fut très léger; le froid à peine sensible (7) ; à la troisieme, elle disparut (8). On continua encore les frictions trois jours consécutifs, la fievre n'eut plus de retour.

---

(1) *Esp. XIV.*
(2) *Esp. XV.*
(3) *Esp. XVI.*
(4) *Esp. XVII.*
(5) *Esp. XVIII.*
(6) *Esp. XIX.*
(7) *Esp. XX.*
(8) *Esp. XXI.*

Des pédiluves faits avec une forte décoction de quinquina selon la méthode recommandée par le docteur *Alexander* n'emporterent nullement une fievre intermittente quotidienne (1); et ces mêmes pédiluves continués douze jours de suite ne diminuerent point une fievre bien intermittente, qui fut emportée par *le tartrite acidule d'antimoine* pris deux fois (2).

Un mêlange de suc gastrique de veau et d'eau de vie exposé quelque tems à une chaleur de 32 degrés, détruisit entiérement une enflure des jambes que la foiblesse avoit produit. L'usage de l'eau de vie seule avoit été inutile (3).

Une foiblesse extrême d'estomac, un vomissement opiniâtre, l'impuissance de rien retenir dans l'estomac avoient rêduit à l'atrophie et aux dernieres extrémités un malade. *Chiarenti* lui fit avaler du suc gastrique de corneille, la dose en fut insensiblement augmentée depuis une drachme jusqu'à trois et continuée long tems avec beaucoup de succès (4). Après quelque tems, il fut atteint d'un flux intestinal de sang très-considérable; la grande foiblesse qui en fut la suite produisit une enflure presqu'universelle. Des frictions avec de l'eau de vie mêlée à du suc gastrique faites sur les endroits enflés, l'avoient presqu'entierement dissipée, lorsqu'une maladie de notre auteur ayant déterminé ce malade privé de ses soins à entrer dans un hôpital, il y mourut quelque tems après.

---

(1) *Esp. XXII.*
(2) *Esp. XXIII.*
(3) *Ibid. pag.* 30.
(4) *Esp. XXIV.*

Une pommade *opiato-gastrique* qui contenoit trois grains d'opium administrée plusieurs fois, dissipa entiérement une *sciatique* (1). La même pommade avec quatre grains d'opium, emporta en deux fois une cruelle douleur de la région lombaire (2). Une douleur *rhumatismale* très-aigüe de l'épaule fût à chaque friction de la pommade *opiato-gastrique* adoucie considérablement ; on y substitua une fois six grains d'opium digéré dans l'esprit de vin, la douleur ne tourmenta jamais si cruellement la malade qu'après ce remede ; on eut recours nouvellement à la pommade *opiato gastrique*, mais comme le suc gastrique de veau dont on s'étoit servi, étoit trop fluide par le mêlange de l'eau que l'animal avoit avalé, la douleur ne diminua pas bien sensiblement. Enfin l'opium avec un meilleur suc gastrique détruisit entierement cette douleur (3).

L'on peut lire dans l'ouvrage de *Chiarenti* que j'ai cité les expériences heureuses de quelques autres médecins.

§. 10. Tel est le précis des expériences publiées dernierement par le Docteur *Chiarenti*. L'Auteur ayant communiqué quelquesuns de ces essais au célébre *Spallanzani*, et celui-ci en ayant fait part au Docteur *Brera*, ce Professeur entreprit les mêmes tentatives, et les étendit à d'autres remedes et à d'autres maladies. D'abord il trouva, que 20 grains d'*opium* dissous avec vingt grains de *suc gastrique de corneilles* que *Spallanzani* prenoit soin de lui fournir régulièrement,

---

(1) *Esp. XXVI.*
(2) *Esp. XXVII.*
(3) *Esp. XXVIII.*

mêlés avec une pommade commune et administrés en frictions sur le bras, assoupirent notablement après la premiere friction, et emporterent entiérement après plusieurs, des douleurs vénériennes très-cuisantes, dans lesquelles l'usage de l'*opium* étoit indiqué. Ces expériences ont été répétées heureusement par des médecins de l'armée Française à Pavie. C'est là, que des Officiers de santé ont dissipé par ce moyen presqu'en un instant des douleurs, qui occupoient les muscles de l'épaule, douleurs si atroces, qu'elles faisoient pousser de lamentables hurlemens continuels, au malheureux qui en étoit tourmenté, presque réduit à la fureur du désespoir.

§. 11. Le Docteur *Chiarenti* ayant écrit à l'Abbé *Spallanzani* que des frictions dont nous avons parlé (§. 8) faites à un chien avec une pommade qui contenoit de la *scilla marittima* dissoute par le *suc gastrique*, avoient produit un écoulement prodigieux d'urine, cette belle expérience fut un trait de lumiere qui fit entrevoir à l'ingénieux Docteur *Brera* l'heureuse application qu'on auroit pû faire d'un remede préparé de la même maniere, aux différentes especes d'hydropisie. Il essaya en effet la *scilla marittima* digérée dans le suc gastrique dans l'hydropisie *ascite*, dans l'*hydrothorax*, avec un succès si complet qu'il fut au-delà de toute attente. C'est en vain que le Docteur *Brera* tacha de substituer d'*autres dissolvans* aux sucs gastriques: les frictions faites avec la pommade qui contenoit de la *scille* dissoute d'une autre maniere ne produisirent le moindre effet. Mais l'expérience lui apprit, que les effets de la *scille* dissoute par le moyen de la *salive*, égaloient, et paroissoient presque surpasser l'action de cette substance végétale dissoute par le suc gastri-

que. La *digitale pourprée* (*digitalis purpurea* Linn.) et une nouvelle espece de *digitale* qu'on appelle *digitale épiglotte* (*digitalis epiglottis*) dissoutes tantôt avec la salive, tantôt avec les sucs gastriques produisirent en différentes espèces d'hydropisie un écoulement d'eaux très-abondant. Et notez, Messieurs, que ceux qui main nue exécuterent sur les hydropiques les frictions ci-dessus mentionnées, éprouverent sur eux-mêmes de semblables effets.

§. 12. Le Docteur *Brera*, m'ayant donné connoissance de ses expériences, nous résolumes aussitôt, M. *Rossi*, et moi, de réitérer et d'étendre des expériences d'une si grande importance. Nous allons bientôt publier les résultats de nos nombreux essais, que nous multiplierons encore à mesure, que des occasions favorables se présenteront. En attendant, c'est une bien douce satisfaction pour nous de pouvoir annoncer aujourd'hui à l'Académie, qu'ayant tenté la *scille*, l'*opium*, la *digitale pourprée*, la *digitale à grandes et petites fleurs*, et quelques autres espèces de *digitale*, selon le procédé des Docteurs *Chiarenti*, et *Brera*, avec les modifications dont l'expérience nous apprit l'utilité, nos résultats coïncident à quelques différences près, avec ceux de ces estimables observateurs.

§. 13. Nous avons vu une femme malade d'une *hydropisie de poitrine* très-avancée, qui dans l'espace de vingtquatre heures ne rendoit pas au-delà de deux ou trois onces d'urines, dès la premiere friction faite au bras avec une pommade qui contenoit la *scille* dissoute par le suc gastrique, en rendre dans le même intervalle au-delà de six à sept livres. Nous avons vu les effets de la *digitale pourprée* administrée de la même maniere, dans une maladie de la même espèce très-

prompts, et très-grands, et en suivre en très-peu de tems un écoulement d'urine très-considérable. Si la malade sur laquelle nous avons fait cette expérience, n'a pu échapper à la mort, nous l'attribuons à l'extrême foiblesse à laquelle étoit dejà réduite, à la trop longue durée du mal, à des vices organiques que nous avons trouvé dans la cavité du thorax. Nons avons vu dans une troisieme femme ascitique, malgré des purgatifs donnés très-mal à propos, l'écoulement des urines qui avant les frictions de la pommade *gastro-scillitique* ne montoit tout au plus qu'à une livre et demie, ou deux livres dans les vingtquatre heures, parvenir dans le même espace à cinq ou six livres, et se soutenir long-tems.

§. 14. Si les effets de la *scille* et de quelqu'espece de *digitale*, dissoutes avec le *suc gastrique*, ou la *salive*, furent prompts et grands, ceux de l'*opium* préparé avec le même procédé, furent encore plus énergiques et décisifs. Je pourrois dejà en citer plusieurs observations faites par moi, ou par ceux de mes amis, que j'ai engagé à essayer cette nouvelle méthode. Mais je ne peux autrement passer sous silence un exemple très-frappant de l'énergie de l'*opium* administré de cette maniere, et personne entre vous ne me soupçonnera sans doute pas de trop de crédulité en fait de remedes. C'est dans une dame sexagénaire, qui à la suite d'une toux opiniâtre étoit tombée dans le plus grand abattement, que nous avons fait cet heureux essai avec l'*opium*. A une langueur extrême s'étoit jointe dans la suite une aversion insurmontable pour toute espece de nourriture, qui dégénéra enfin dans une impossibilité totale de rien avaler. Telle étoit l'irritabilité, l'intolérance de tout stimulant étoit si vive dans

les organes de la déglutition, surtout dans les muscles du palais et du pharynx, que dans les commencemens tout aliment solide pris dans la bouche, et ensuite leur seul attouchement, et enfin leur vue ou leur image rappellée par des songes, excitoient des spasmes violens dans les muscles du voile mobile du palais, qui se propageoient aux muscles constricteurs du pharynx, de ceux-ci à l'oesophage, à l'estomac, de sorte qu'à ces convulsions succédoient des vomissemens violens. Envain mon digne, et sçavant ami, le Docteur *Bonvoisin* de concert avec Monsieur le Medecin *Bô* avoit fait usage des antispasmodiques qu'on croit les plus puissans. En vain avoit-il taché de donner de fortes doses d'*opium*, tantôt il étoit impossible à la malade de l'avaler, tantôt elle le rejettoit après avoir été reçu dans l'estomac. Le mal empiroit journellement, et la déglûtition de l'eau et des autres liqueurs devint aussi impossible que celle des matieres solides. Des fortes doses d'*aether* apporterent quelqu' adoucissement à une si cruelle situation ; et la malade après l'usage de ce remede ayant pu tolérer l'eau glacée, elle en buvoit plusieurs livres dans le jour. Tel étoit son déplorable état ; quelques lavemens nourrissants, quelques livres d'eau froide, étoient les foibles ressources, auxquelles on étoit réduit, pour prolonger encore quelque tems sa misérable existence. C'est dans cette fâcheuse extrêmité, que nous resolûmes d'essayer l'*opium* dissous par le suc gastrique, et uni à une pommade ordinaire. Vingtquatre heures ne s'étoient pas encore écoulées après les premieres frictions, faites au bras, que l'étonnante irritabilité des muscles du palais et du pharynx étoit appaisée au point que la pauvre ma-

lade avoit deja recouvré en partie la puissance d'avaler. Je ne m'appesantirai pas ici sur les particularités de cette singuliere maladie, et de sa guérison admirable, puisque je me réserve d'en donner ailleurs un récit détaillé; il suffira de vous apprendre aujourd'hui qu'en peu de jours elle fut entièrement dissipée.

§. 15. J'ai vu une *hydropisie anasarque* entièrement dissipée en peu de jours par la *pommade gastro-scillitique*. J'ai vu des douleurs très-fortes aux muscles des lombes vaincues; des coliques hysteriques de l'estomac très-adoucies, et la dispepsie qui les accompagnoit fort-diminuée; j'ai vu des vomissemens rébelles à tout autre reméde guéris par l'opium administré selon ce nouveau procédé. Monsieur *Rossi*, dont l'exactitude et la sagacité vous sont connues, a entièrement guéri au moyen de cette préparation une hydropisie ascite produite par une foiblesse nerveuse des visceres du bas ventre, foiblesse qui étoit la conséquence d'un poison avalé imprudemment. Je détaillerai tous ces faits ailleurs, et n'en ajouterai pas d'autres maintenant, pour ne vous pas entretenir trop longtems de médecine pratique. J'observerai seulement en passant, qu'afin que les différentes espèces de *digitale* déploient leur énergie, il faut que leurs feuilles aient été desséchées à l'ombre, et dans un lieu bien sec, qu'elles soient en outre réduites en une poudre impalpable, pour que le menstrue gastrique ou salivaire puisse les attaquer dans un état de division extrême. Car la facilité et la promptitude à l'attaquer seront en proportion du nombre des points de contact que la division procurera. Il est aussi nécessaire de la tenir en digestion quatre ou cinq jours dans un lieu bien chaud. J'ai essayé qu'il valoit encore mieux en faire

une espece d'extrait par une longue ébullition, l'unir au suc gastrique, et la mêler ensuite à la pommade. Je fais cette remarque, parceque je sçais que faute de ces précautions la *digitale* n'a point augmenté l'écoulement des urines, tandisqu'entre mes mains, et celles de M. *Rossi* elle en a produit un écoulement prompt et considérable.

§. 16. Peut-être aussi, qu'en variant de plusieurs manieres ces expériences, qu'essayant différentes combinaisons avec ces remèdes, obtenant leur dissolution plus complette, on parviendroit à obtenir des effets plus marqués. Quant à moi, je suis bien loin de croire que cette nouvelle méthode ait dès sa naissance acquis toute la perfection dont elle me semble susceptible. Nos expériences ne sont que des foibles commencemens; c'est aux practiciens habiles à les étendre et les perfectionner. Dans un sujet aussi nouveau et aussi important, il faut suivre la trace qui nous est indiquée par les tentatives que l'on a déjà faites, mais il faut aussi se souvenir que dans les nouvelles routes qui ne sont pas encore bien connues, l'on ne peut avancer que lentement, et en tâtonnant, *longe semper a perfecto fuerunt rerum initia*, dit très-bien *Seneque*. Il seroit d'ailleurs aussi peu raisonnable de prétendre qu'un remède sera toujours utile parcequ'il a réussi quelquefois, qu'il seroit absurde de le proscrire impitoyablement parcequ'il a trompé notre attente dans quelques uns de nos essais. Et pour ce qui regarde les remèdes administrés selon ce nouveau procédé, je ne dis pas: *Voilà des remèdes qui seront certainement utiles*; je dis: *Voilà des remèdes qui ont été utiles dans telles et telles circonstances*. Je ne dis pas, *Adoptez cette méthode*; je dis: *Essayez cette méthode*. En physique, en chy-

mie, en médecine je prendrois toujours pour ma devise celle qu'avoient choisi des sçavans Italiens : *Tentando, e ritentando.*

§. 17. Elle ne seroit pas trop juste cette prétention, de vouloir que des remèdes préparés et administrés à la maniere du Docteur *Chiarenti*, dussent agir promptement, énergiquement, heureusement, dans tous les cas, quels que fussent l'âge, la constitution, la force, la nature des malades ; quelles que fussent la cause, l'espece, le dégré, la complication des maladies, pour pouvoir les déclarer utiles. Est-ce à dire que la *scille*, l'*opium*, le *quinquina*, le *kermès*, la *valériane*, le *mercure*, etc. et tous les remèdes qu'on croit les plus puissans, quand on les donne intérieurement, ne trompent jamais nos espérances, et ne se jouent jamais de nos promesses et de notre confiance ? Doit-on dire qu'on les doive proscrire impitoyablement de la médecine ?

§. 18. En attendant donc que par ces expériences étendues et multipliées par beaucoup d'observateurs l'on puisse en constater les résultats d'une maniere générale et exacte ; en attendant que par une multitude d'*essais bien faits* on puisse déterminer l'application, connoître les modifications nécessaires, apprendre la latitude ou les restrictions dont cette nouvelle méthode doit être susceptible, il me paroit que d'après les expériences faites à *Florence*, à *Pavie*, aux hôpitaux de l'armée Française en Italie, à *Paris*, et surtout celles que nous avons faites dans cette ville, l'on puisse déduire plusieurs corollaires, par rapport à l'œconomie animale.

§. 19. I. De même que les sucs gastriques aidés de la salive sont le dissolvant naturel des alimens, ils

le paroissent de tous, ou de presque tous les remèdes (1). Et comme les alimens ne peuvent ni nourrir, ni réparer les pertes continuelles auxquelles le corps vivant est assujetti, ni le fortifier, à moins qu'ils

---

(1) *Tout le livre sur la digestion du célébre Spallanzani est une démonstration de cette belle et importante vérité. Mais en ressemblant en peu de lignes les faits principaux qui l'étayent, ils se réduisent particulièrement à ceux-ci.*

1. *Le suc gastrique opère la digestion, il transforme les alimens en chyme ou substance pultacée même hors du corps de l'animal après sa mort : donc la digestion ne dépend pas de la force vitale, ni de la chaleur animale, quoique la chaleur aide certainement la dissolution des alimens, comme elle aide les dissolutions chymiques. Le mouvement péristaltique de l'estomac, les secousses du diaphragme, les pressions des muscles abdominaux aident le mêlange intime des sucs gastriques avec la masse alimentaire.*

2. *Le suc gastrique opère la digestion des matieres renfermées dans des tubes de bois ou de métal, pourvu qu'il puisse s'y introduire: donc la digestion n'est pas l'effet d'une trituration méchanique. Cette conséquence a été rigoureusement démontrée par M. l'Abbé Spallanzani, même pour les animaux que l'on nomme à estomac musculeux, tels que les poules, les canards, les oïes, les pigeons, les perdrix; car lorsqu'il a employé des spheres de métal capables par leur épaisseur de résister à l'action des muscles, et qu'il y a enfermé de la chair crue coupée en petits morceaux, ou du grain réduit en pâte machée, ces matieres ont subi la digestion.*

3. *Le suc gastrique opère comme un menstrue qui entame les corps par leur surface, qui s'unit aux parties qu'il en-*

vient été dissous par leur force ; les remèdes ne peuvent non plus déployer leur énergie, si les principes dont ils sont composés n'ont acquis l'aptitude d'exercer leur action et l'affinité qui leur est propre par la

---

leve, qui ne les dépose ni ne les abandonne en se filtrant à travers de la toile ou même du drap, qui agit avec d'autant plus d'énergie, et de rapidité, que les substances sont plus divisées, qu'il y aborde plus facilement, que les points de contact sont plus multipliés, qu'il se renouvelle plus promptement, et que son action est favorisée par une température plus chaude. La matiere qu'il s'approprie n'est pas seulement réduite en parties subtiles, sa saveur et son odeur sont absolument changées, ses propriétés sensibles sont détruites, elle en a acquis d'autres par composition : le suc gastrique agit donc à la maniere de tous les dissolvans. Les faits qui concourent à établir cette conséquence ont été vérifiés plusieurs fois et dans des circonstances différentes par Spallanzani (§. 43. 69. 87. 101. 142. *etc.*).

4. *La mastication de l'homme, la rumination du boeuf, la macération dans le gosier des gallinacés sont utiles à la digestion pour diviser et détremper les alimens : mais c'est toujours le suc gastrique qui les dissout. Les alimens arrêtés dans l'oesophage des hérons, des corneilles, etc. y éprouvent à la vérité un commencement de digestion, mais les progrés de cette digestion sont bien lents en comparaison de celle de l'estomac, et puisqu'elle a lieu lors même que ces alimens sont renfermés dans des tubes qui les défendent de tout broiement, elle est encore le produit de l'action dissolvante des sucs que fournit l'oesophage de ces animaux.*

5. *L'on voit tous les jours, que parmi les hommes les uns digérent plus facilement différentes espèces de végétaux,*

dissolution. Je crois qu'ici comme partout ailleurs l'on peut appliquer l'axiome si connu: *corpora non agunt nisi soluta.* Quelle force dissoudra les remèdes dans l'estomac, si ce n'est celle des sucs gastriques?

§. 20. II. Comme c'est en vertu d'une affinité particulière, *sui generis*, que les sucs gastriques des animaux operent sur les alimens, puisque nous voyons qu'ils attaquent des corps très-durs, tandisqu'ils laissent intacts des corps tout-à-fait mous; puisque nous sçavons, par exemple, que les sucs gastriques d'un *pigeon* nourri de chair ne la dissoudront pas convenablement, tandisqu'ils dissolvent des graines très-dures; ainsi les sucs gastriques des *chouettes* et des *ducs* n'ont jamais pu digérer des substances végétales sous aucune forme, et les *chiens* qui digérent des os, des membranes, des tendons après les avoir gardés long tems dans leur estomac, ne digérent pas certaines substances végétales. Les sucs gastriques du *milan*, du *faucon* ne dissolvent pas les graines céréales, ni le pain même mâché: cependant le suc gastrique du *faucon* attaque les matieres osseuses renfermées dans des tubes, c'est-à-dire à l'abri de toute action méchanique, comme *Spallanzani* en a fait l'épreuve sur un fragment

---

d'autres digérent plus facilement différentes espèces de viande. Je connois des personnes très-délicates qui ont peine à digérer les alimens les plus tendres, digérer avec facilité d'énormes doses de champignons, comme l'agaricus porcinus qui est le plus commun dans nos marchés. Tous les médecins connoissent des faits analogues à ceux-ci, et la conséquence est que la facilité de digérer répond entièrement au degré d'affinité qu'ont les sucs gastriques avec les substances avalées.

compact du femur d'un boeuf. Les *corneilles* ne digérent que les os un peu tendres. Le suc gastrique des *hérons* paroit avoir plus d'efficacité ; les cornes cédent comme les os à l'action de ce dissolvant, et il en est de même de la racine des dents. Il me paroit vraisemblable qu'il existe différens dégrés d'une affinité particuliere entre les sucs gastriques, et différentes especes de remèdes, affinité variable et dans les divers individus et dans les différentes circonstances de la vie. Et en effet les expériences de *Carminati* paroissent établir que les sucs gastriques dissolvent le *fer*, la *pyrite d'antimoine*, l'*oxide d'antimoine*, les *fleurs de zinc*, mais qu'ils n'attaquent ni le *soufre*, ni l'*oxide de fer.*

§. 21. III. Je n'oserois pas rapporter l'action dissolvante des sucs gastriques à leur acide. Il est vrai que le suc gastrique de quelques animaux contient un acide libre. *Brugnatelli* a reconnu que le suc gastrique de plusieurs animaux carnivores, tels que la *chouette*, le *milan*, le *faucon*, etc. contenoit de l'acide en état de liberté ; il a de même trouvé ce suc acide dans les *géais*, les *merles*, etc. qui sont omnivores, et dans les granivores comme les *poules d'inde*, les *poules ordinaires*, les *canards*, les *cailles*, les *moineaux*, etc. Le célébre *Guyton de Morveau* a fait digérer plusieurs fois à chaud et à froid dans de l'eau distillée des portions de la tunique interne de l'estomac des veaux, il y a versé de l'esprit de vin qui y a occasionné un précipité, et la liqueur filtrée a toujours altéré sensiblement le papier bleu en rouge. Notre Collègue, le Docteur *Gioanetti*, long tems avant que l'on parlât de l'acide gastrique comme d'un acide particulier, avoit reconnu dans les sucs gastriques de différentes espèces de quadrupedes et oiseaux carni-

vores, particulièrement dans les *aigles*, une acidité constante; et cette acidité ne dépendoit pas sûrement de la dégénération des alimens, car il les avoit nourri longtems dans un lieu parfaitement isolé avec de la seule viande, qui selon plusieurs auteurs auroit plutôt du s'alcaliser, et rendre le dissolvant gastrique ammoniacal. Je trouve qu'il y a long tems que des observateurs s'étoient apperçus de cette acidité des sucs gastriques de plusieurs animaux. Il est parlé dans les mémoires de l'Académie R. des Sciences de Paris avant 1699 d'une colombe dont le suc gastrique rougit sensiblement la teinture de tournesol (1). *Floyer* a dejà fait mention de l'acidité du suc gastrique des animaux carnivores; *Marsigli* de celui de l'*onocrotale* et de l'*aigle*; *Viridet* de celui des *poissons*, et *Lorenzini* de celui de la *tourpille*. Mais cette acidité n'est elle pas bien contredite par d'autres observations, et contestée par d'autres écrivains? Et quand elle seroit bien avérée dans quelques espèces d'animaux, peut-on avancer qu'elle soit générale dans tous? Ne dépend-elle en rien de la nature des alimens, de l'âge, de la force, de l'état des animaux? Sans rejetter ni admettre tout ce qui a été écrit sur ce sujet, combien de questions reste-t-il encore à résoudre! Et il faut avouer, que dans l'état actuel de nos connoissances, des faits présentés comme des généralités constantes, seroient bien hasardés. Quoiqu'il en soit donc de l'acidité des sucs gastriques des animaux, c'est avec fondement que *Scopoli* a observé qu'on ne peut avancer rien de certain et de général sur les sucs gastriques

---

(1) *Croton tinctorium Linn.*

des hommes. *Spallanzani* croit, que dans leur état naturel, ils ne sont ni acides, ni ammoniacaux. Ces sucs versés dans une dissolution de *carbonate de potasse* n'ont jamais fait effervescence, ce qui démontre ou qu'ils ne contenoient point d'acide libre, ou que cet acide n'étoit pas assez puissant pour déplacer l'acide carbonique. Il est très-vrai et très-commun que dans l'estomac des enfans, des filles chlorotiques, des personnes foibles, etc. il se développe une acidité plus ou moins forte. Mais il reste à décider si cette acidité est l'effet d'une dégénération spontanée des sucs gastriques, ou bien l'effet d'une dégénération acide des alimens que l'inertie et l'impuissance des sucs gastriques n'ait pu arrêter. Car un grand nombre d'expériences concourent à prouver que les sucs gastriques sains, non-seulement ont une puissante vertu antiseptique, mais qu'ils empêchent aussi la fermentation acide quand ils ne sont point altérés. Mais de ce que les sucs gastriques humains dégénérent dans un état acide par des causes morbifiques, s'ensuit-il qu'ils sont acides dans l'état de santé? Est-il raisonnable d'attribuer à l'état sain les dépravations morbifiques? Et si les sucs gastriques étoient aussi acides dans l'état de santé qu'ils le deviennent dans plusieurs circonstances de la vie, pourquoi ne produiroient-ils pas les mêmes phénomenes qu'on observe lorsqu'ils deviennent tels, par exemple les cardialgies, les coliques de l'estomac, les renvois acides, l'instinct pour les choses alcalines ou calcaires, etc. etc.? Je ne fais pas ces réflexions pour combattre l'existence d'un acide libre dans les sucs gastriques humains, j'éleve quelques doutes, pour que l'on en examine mieux la nature. Mais que cette acidité libre des sucs gastri-

ques humains, très-douteuse pour moi, soit constante et générale, ou non, dans l'état de santé, il ne me paroit nullement prouvé, que leur vertu dissolvante en dépende. J'observe que lorsqu'ils dégénérent dans un état acide, ils ne paroissent pas deployer une action dissolvante plus forte en proportion de l'intensité de l'acide qui s'y développe. Au contraire, l'acidité des premieres voies est très-souvent accompagné de la dispepsie. Ce n'est que lorsque par la magnésie caustique, les alkalins, les terres calcaires on parvient à la neutraliser, que l'on rétablit les forces digestives. La vertu dissolvante des sucs gastriques paroit dépendre d'une affinité *sui generis* dont nous ne connoissons pas encore les agens.

§. 22. IV. Quoique la chymie animale, malgré tant de belles découvertes modernes, ne nous ait pas encore assez éclairé sur la nature intime des sucs gastriques, ni appris quels sont parmi leurs principes ceux auxquels il faut attribuer leur étonnante activité, une fois qu'il est établi par un si grand nombre d'expériences qu'ils sont le dissolvant naturel des alimens, quand des substances d'une même nature cessent d'être dissoutes comme auparavant dans l'estomac, il faut en accuser leur défaut ou leur dépravation, de quelle maniere qu'elle se fasse, et quelle qu'en soit la cause. Nos connoissances à la vérité sont jusqu'ici bien reculées, et nos lumieres bien foibles pour pouvoir dire d'une maniere précise en quoi consistent de telles dégénérations. Quelquefois elles paroissent leur imprimer des qualités fort nuisibles et très-incommodes aux nerfs de l'estomac, qui par leur admirable sympathie avec tout le systeme nerveux, font ressentir leurs effets sur toute la machine. De-là

le mal aise, la foiblesse, l'abattement de la force nerveuse et vitale, des évanouissemens, maux que le vomissement emporte quelquefois, comme je l'ai vu, quoique l'on ne rejette que des humeurs limpides, écumeuses, visqueuses, sans odeur, ni gout. Je ne nierai pas que l'action d'une substance emétique n'ait opéré sur tout le systeme, et animé l'excitabilité du corps par l'irritation des nerfs de l'estomac; mais il n'est pas moins vrai, que la composition des sucs gastriques peut être viciée, la proportion de leurs principes altérée, et par-là leur affinité avec certaines substances émoussée ou détruite. Il n'est pas moins vrai que ces affinités existent; et quoique je trouve dans le système des Browniens nombre d'idées ingénieuses, justes, profondes même, l'amour de la vérité m'empêche de dissimuler que c'est outrer le systeme, fermer les yeux sur une multitude de phénomenes, mettre en un mot l'imagination à la place de l'observation, en voulant rapporter l'action de tous les remèdes au seul dégré de *stimulus* qu'ils impriment sur l'excitabilité devenue maintenant célébre en Italie et en Allemagne. Il est de fait, quoiqu'on ait tâché de nier tout ce qui ne s'accorde pas avec tous les points du systeme, que des remèdes alcalins ont dissous certains calculs de la vessie. Je me dispense de rapporter ici les preuves, qui, quoiqu'on ait écrit, constatent la vérité de ce fait. J'ai vu, ainsi que MM. Rossi, Provenzale, Bonvoisin, et d'autres personnes en cette Ville, des calculs de la vessie fondus et dissous entièrement peu à peu par le *carbonate de potasse* préparé par nos illustres confrères MM. *Jobert* et *Bonvoisin*. Les observations ont été faites avec tant de soin et d'exactitude sous tous les rapports, que si

je n'y devois pas ajouter foi, je serois tenté de ne rien croire en médecine pratique. Or je demande, si un gros calcul dissous dans la vessie par le *carbonate de potasse*, a été fondu par sa seule force stimulante, par son action sur l'excitabilité, ou par son affinité avec les principes du calcul? On a vu des urines extrêmement imprégnées de *phosphate calcaire* base des os, jointes à un ramollissement contemporain de ces parties: or je demande si un tel ramollissement ne dépendoit pas de la perte que les os faisoient de leur terre calcaire? Et cette terre calcaire, soit qu'elle fut emmenée par une surabondance d'*acide phosphorique*, soit qu'elle le fut par un autre principe, ce sera toujours l'affinité d'un tel principe qui la détachoit, la charioit, l'enlevoit aux os. Je demande encore, lorsqu'avec la magnésie caustique, avec les alcalis ou les terres calcaires je neutralise l'acide développé en trop grande quantité dans l'estomac, que je détruis leur qualité acre nuisible aux nerfs de ce viscere, n'est-ce pas directement sur l'acide que ces remèdes agissent? Par quelle force, par quels principes le phosphate calcaire des os se dépose-t-il dans les os, la matiere fibreuse du sang est-elle déposée dans les muscles, le carbone et l'hydrogene du sang s'unissent-ils à l'oxigene dans les poumons, forment de l'acide carbonique et de l'eau, tandisque le calorique de l'oxigene est précipité dans les poumons, si l'on exclut la puissance des affinités opératrices de ces phénomenes? Quelle force en assignera-t-on? Comment expliquera-t-on la séparation des principes nourrissans, leurs nouvelles combinaisons, leur union elective aux différens organes du corps humain? Combien de fois en herborisant j'ai fait une réflexion

qui me donnoit une idée frappante de semblables affinités! Parmi la grande multitude des plantes qui ornent la surface de la terre, combien de fois ne trouvons nous pas des herbes malfaisantes par leur poison comme les *aconits*, l'*hellebore blanc*, le *jusquiaume* au milieu des herbes innocentes ou salutaires pour les hommes et les animaux? C'est à leur vue que je me disois, c'est la même pluie qui arrose ces plantes, ce sont les mêmes sources qui les baignent, c'est le même air qui les anime, la même chaleur qui les pénétre, la même électricité qui s'insinue dans leur tissu, la même lumiere qui les vivifie, d'où vient donc que les unes contiennent des sucs salutaires, les autres des sucs mortels, si ce n'est par les différentes combinaisons des différentes substances décomposées et réunies dans des proportions différentes, en vertu des affinités particulieres, qui doivent résulter de la nature de l'organisation de chaque être végétal? Et ne doit-on pas reconnoître des affinités semblables dans les animaux? Et ces affinités peuvent-elles être entièrement attribuées à l'excitabilité et aux irritations? Je conviens que sans excitabilité existante nul de ces phénomenes ne peut avoir lieu, ce qui dans d'autres termes signifie, que là où il n'y a point de vie, il n'y a aucune fonction, mais cela signifie-t-il que toute fonction, tout phénomene de la vie animale n'est qu'une différente modification de l'excitabilité?

§. 23. V. D'aprés ce que j'ai dit ci-dessus (§. 21 §. 22) il en suit, que les sucs gastriques ou la salive employés à la dissolution *ou digestion* artificielle des substances médicamenteuses, remplacent la dissolution qui devroit avoir lieu dans l'estomac, animalisent pour ainsi dire les substances digérées ou dissoutes,

les rendent plus susceptibles de pénétrer dans les vaisseaux lymphatiques, augmentent leur aptitude à déployer sur le système les vertus qui leur sont propres, quelle que soit en derniere analyse la modification particuliere que l'action extérieure des sucs gastriques et de la salive fait subir aux remèdes. Et non-seulement les remèdes ainsi dissous sont promptement absorbés par les veines lymphatiques valvuleuses, mais malgré la subtilité et la longueur de ces vaisseaux, malgré leurs fréquentes inosculations, leurs plexus entortillés, malgré le grand nombre de glandes qu'ils doivent franchir, leur tunique musculeuse douteuse, leur irritabilité contestée par de grands anatomistes, il faut cependant inférer que le mouvement des remèdes absorbés est bien rapide, et leur mêlange au sang bien prompt, puisque nous avons vu que l'action de quelquesuns de ces remèdes, comme l'écoulement des urines par la pommade *gastro-scillitique*, étoit quelquefois très-prompte, et presqu'instantanée. C'est à la vérité depuis longtems que les médecins sçavoient que les molécules d'un grand nombre de substances, soit morbifiques, soit médicinales, pouvoient pénétrer intérieurement par l'organe de la peau; depuis longtems ils administroient ou appliquoient extérieurement des remèdes, avec un espoir plus ou moins fondé de retirer quelqu'avantage des particules qui se glisseroient dans l'intérieur du corps. Personne n'ignore que plusieurs germes contagieux sont absorbés par la peau. Mais ce n'est que depuis que l'histoire des vaisseaux lymphatiques valvuleux a été perfectionnée et complétée, ce n'est que depuis que nous sçavons qu'il n'existe aucune autre espece de vaisseaux absorbans, que nous pouvons as-

signer avec certitude la vraie et unique route de toutes les matieres quelconques susceptibles d'être absorbées intérieurement, et que nous pouvons expliquer avec la plus grande facilité des phénomenes bien obscurs auparavant. Nous sçavons maintenant, par les lumieres de l'anatomie, qu'aucune substance ne peut être absorbée que par les vaisseaux lymhatiques valvuleux, que les extrémités d'un nombre infini de ces vaisseaux d'une finesse imperceptible s'ouvrent à la surface extérieure de l'épiderme, qui selon Mascagni n'est qu'un tissu de ces vaisseaux; que ceux-ci sont les organes immédiats et uniques de toute absorption; que c'est eux seuls qui attirent et pompent les molécules du mercure, le principe caustique propre des cantharides, les particules du *muriate sublimé du mercure*, de l'*acétite de potasse antimonié*, l'eau dissoute dans l'atmosphere, les particules métalliques suspendues dans l'air, les émanations subtiles de quelques végétaux etc. Tous ces phénomenes sont connus des physiologistes, mais il est à propos de les rappeller ici, pour admirer l'étendue de cette fonction absorbante des veines lymphatiques, augmenter la confiance qu'on doit avoir dans l'application de plusieurs topiques actifs, et animer les médecins et les chirurgiens à les essayer préparés selon cette nouvelle méthode. Car ne seroit-ce pas une inconséquence, que les médecins fissent usage des topiques, et négligeassent de les administrer de la maniere que l'expérience démontre la plus efficace? Et que l'on ne dise pas que tout l'effet des topiques dépend de l'irritation faite sur les nerfs cutanés, et propagée par leur moyen à tout le systeme. Comment rapporter à ce seul principe les effets si connus du mercure et de quel-

quesunes de ses préparations appliquées extérieurement? Vous vous souviendrez, Messieurs, que l'on a trouvé, il y a peu d'années, que l'acétite stibié de potasse ou tartre émétique dissous et introduit dans le corps par des frictions faites sur la paume de la main produisoit des vomissemens, comme s'il eut été immédiatement teçu dans l'estomac. Peut-être que dissous par la salive ou le suc gastrique il déployeroit plus d'activité, tantôt comme émétique, tantôt comme sudorifique (1). Peut-être que l'*oxide d'antimoine soufré rouge* ou *kermes minéral*, que la *poudre de James* si justement célébre, dont j'ai vu dans quelques cas des effets très-prompts et merveilleux, donnée intérieurement, peut-être que quelques autres préparations antimoniales administrées de cette maniere dans les rhumatismes, dans les affections arthritiques, dans les maladies cutanées, dans les écrouelles seroient bien plus efficaces. L'expérience sera bientôt juge de mes conjectures, car je vais entreprendre des essais sur ces maladies, et je les étendrai à d'autres. On doit présumer qu'elles ne sont pas dénuées de fondement, d'aprés les heureux essais du D. *Brera* avec le *muriate sublimé corrosif du mercure.*

§. 24. Quelle vaste carriere ne vois-je pas s'ouvrir devant nous à des observations importantes! Combien de connoissances nouvelles nous allons acquérir sur les importantes fonctions que la nature a confiées à cet étonnant, à cet immense systeme des veines lymphatiques, dont l'histoire a été portée si loin et si perfectionnée dans ces derniers tems par les travaux

---

(1) *Le Docteur* Brera *vient de vérifier ce soupçon.*

des *Hunter*, des *Kruishank*, des *Monro*, et surtout par ceux qui sont gravés dans l'*Icnographie des veines lymphatiques* de l'infatigable *Mascagni*, qui a si bien mérité de l'anatomie et honoré sa patrie par un si beau monument !

§. 25. Cet illustre Professeur, très-exact et ingénieux, rempli de connoissances profondes sur les veines lymphatiques, éclairé par ses admirables injections, et par un grand nombre de phénomenes, n'a-t-il pas tracé la route que les particules des substances contagieuses, et des remèdes, pompées par les extrémités de ces veines suivent le long des différentes parties du corps humain, tantôt pour être arrêtées et agir dans des glandes conglobées qu'elles traversent, d'autres fois pour aller plus loin être versées dans le grand torrent du sang ? Instruit par ses préparations, il a expliqué d'une maniere vraie, claire, satisfaisante beaucoup de phénomenes, qui sans une connoissance précise du cours des veines lymphatiques resteroient encore enveloppées d'une grande obscurité, et continueroient à donner lieu à des bisarres théories, que l'anatomie dément sans réplique. Ainsi flotteront toujours les raisonnemens des médecins, toutes les fois qu'ils tâcheront de combler par de vaines hypotheses enfantées dans leur imagination, les lacunes que laissent le manque d'observations et de connoissances anatomiques exactes. Ceci, pour le dire en passant, montre avec quel fondement quelques auteurs se croient autorisés à écrire, que ces subtilités anatomiques ne sont qu'un vain échaffaudage dépourvu de toute utilité, bon tout au plus pour faire un pompeux étalage d'anatomie fine.

§. 26. J'ai parlé de l'utilité de la *scille*, et de

quelques especes de *digitale*, quand elles sont administrées extérieurement dissoutes dans le suc gastrique, ou la salive. L'on a pu remarquer que les effets de ces remedes ont été dans nos expériences, surtout ceux de la *scille*, beaucoup plus prompts et plus énergiques que lorsqu'on les donne intérieurement. Mais les avantages de la nouvelle méthode ne se réduisent pas uniquement à leur plus grand dégré de force, ou à une action beaucoup plus rapide. On évite bien des dangers en les administrant extérieurement; car à commencer par les *digitales*, toutes les especes qui appartiennent à ce genre sont âcres, et même dangereuses quand on les prend intérieurement. Il y a longtems que les auteurs ont remarqué que la *digitale pourprée* (1) est une plante âcre, émétique, purgative et diurétique. Quelques auteurs lui ont attribué les qualités déléteres des solanées. *Ray* la croyoit dangereuse et recommandoit de l'employer avec beaucoup de circonspection. De tous les Auteurs de Matiere médicale *Murray* est celui qui en a parlé avec plus de détail (1). La saveur des feuilles de la *digitale pourprée* est amere et désagréable, il y existe en outre une telle acreté, qu'elle irrite fortement, brûle et ulcére la bouche, la gorge, l'oesophage et l'estomac, qu'elle excite une excrétion abondante de salive, qu'elle

---

(1) *Digitalis purpurea Linn. La grande digitale, nommée vulgairement en France, Gands de Notre-Dame.*

(1) *Apparatus Medicam. tam simpl. quam compositorum etc. auct. Joan. And. Murray, Ticini 1787 vol. 1 pag. 404 et seq. V. Practical Essays on médical subjects pag. 41.*

purge et fait vomir fortement; cet effet a surtout lieu en prenant une cuillerée de suc de ses feuilles dans une chopine de bierre chaude. *Amara planta*, dit Haller, *decocti cochlearia septem vomitum alvumque movent cum vehementia, non sine veneno, mihi suspecta* (1). *Lintin* a vu deux malades, qui, par l'usage de deux tasses de décoction des feuilles de la *digitale pourprée* ont éprouvé, outre les évacuations indiquées, des douleurs, une grande anxiété, la cardialgie, le hoquet, et le froid des extrémités. Une prescription imprudente de ce remède a produit des effets bien plus énergiques et même funestes; une jeune fille de huit ans en est morte. On voit par ces effets que la grande acreté de cette plante exerce une action très-marquée sur l'estomac, partie si sensible, et qui a une merveilleuse sympathie avec tout le systeme nerveux. Quoique ce genre qui contenoit dejà il y a quelques années dix especes bien connues, n'ait fourni jusqu'ici à la matiere médicale que la *digitale pourprée*, à laquelle il faudra ajouter selon ce qu'en a récemment écrit le

---

(1) *Hist. Plant. Helv. num.* 330. *La* digitale pourprée *très-belle plante, qui nait sur les montagnes, dans les bois élevés, dans les terreins sablonneux en France, et qui est assez abondante dans les environs de Paris, n'est point indigéne du Piémont. Elle est bienne, et par là se perd facilement; elle mérité d'être bien connue, et plus répandue pour que les apothicaires et les herboristes n'en manquent pas comme à présent. Si elle mérite d'être cultivée dans les jardins pour la beauté de son port et de ses fleurs, elle le mérite bien davantage pour l'utilité que l'on en peut retirer dans la guérison de quelques maladies.*

D. *Brera* la *digitale épiglotte*, si je juge par le gout amer, l'acreté sensible, l'impression sur la langue et le palais, et la *digitalis ferruginea*, et celle *à grandes fleurs*, et surtout la *digitale à petites fleurs* d'*Allioni*, *lutea* de Linné, me paroissent devoir être douées d'une activité plus ou moins forte. La *digitale à grandes fleurs* (1) indigéne du Piémont, est une plante dont l'activité promet beaucoup d'avantages, quand on aura appris à s'en servir avec une méthode convenable pour en écarter tous les dangers. C'est à cause de cette grande âcreté que le judicieux Docteur *Allioni* en défend l'usage intérieur. *Cette plante*, dit-il, *est âcre, virulente, suspecte.* Nous allons éprouver et celle-ci, et la *digitale à petites fleurs* (2), la *ferruginea*, et même

---

(1) *Digitalis* grandiflora, *Flora Franc.* 387-3. *Digitale* à grandes fleurs. *Voy. Encyclop. Méth. édit. de Padoue. Botanique tom.* 2 *prem. part. pag.* 277 *num.* 4. *Cette* digitale *est indigéne du Piémont, elle nait dans les lieux ombragés et pierreux aux pieds des alpes; on la trouve aussi dans des endroits semblables de la colline de Turin. Voy. pour la figure de cette plante le volume cinquieme des* Icon. Taurinens. *Tab.* 44. *C'est la digitalis* grandiflora *du Docteur* Allioni. *V. Flor. Pedemontana vol.* 1 *pag.* 71 *num.* 258. *Digitalis* lutea magno flore. *Bauhin. Pin.* 244. *Voyez pour les synonimes les ouvrages cités*, acris, virulenta, suspecta, ad internum usum non adhibenda. *Flor. Ped. loc. et num. cit.*

(2) *Digitalis* parviflora. *De la Mark Flor. Frane.* 387-4. *V. Encyclop. Méth. loc. cit. num.* 5. *C'est la digitalis* lutea *de Linné, et on en peut voir une belle figure dans l'*Hortus Vindobonensis *de Jacquin, vol.* 2 *planch.* 105. *Le Docteur*

l'*epiglotte*, que notre sçavant Confrère et Botaniste, M. le Docteur *Bellardi* cultive, toutes préparées avec le suc gastrique, et la salive. La saveur âcre, amere, piquante, l'odeur forte, grave, nauséante de la *digitale à petites fleurs*, me font soupçonner que son activité égale celle des autres *digitales*. C'est à l'expérience que nous en ferons dans les hydropisies, dans les écrouelles, dans d'autres maladies à confirmer ou détruire ce soupçon.

§. 27. Je reviens à la *digitale pourprée* dont les médecins ont fait usage depuis longtems. Malgré les qualités virulentes dont elle est imprégnée, c'est une plante qu'on ne doit nullement abandonner, et tout le genre des *digitales* mérite qu'on en fasse des essais.

Allioni *l'appelle aussi* parviflora. *V. Flor. Ped. vol.* 1 *num.* 257, *et pour sa figure, le* 5 *vol.* Icon. Taurinens. *planche* 95. *Il ne faut pas confondre cette digitalis* parviflora *de la* Mark *et d'*Allioni, *avec l'espece que* Jacquin *appelle du même nom de* parviflora, *et dont il présente la figure dans le prem. vol. de l'*Hortus Vindobonensis *planche* 17. *Cette derniere pourroit bien n'être qu'une variété de la* digitalis ferruginea *de* Linné, *comme* Jacquin *le soupçonne lui-même. Voy. la page premiere du vol.* 3 *de l'*Hortus Vindob. *de cet illustre Auteur. Je donne tous ces fatiguans détails, pour que les médecins étrangers à la botanique ne tombent pas dans quelque méprise au sujet des especes qu'ils voudront essayer. La* digitale à petites fleurs *d'*Allioni *est aussi indigéne du Piémont, elle croit aux pieds des alpes, on la trouve sur la montagne de Turin, elle aime comme la* digitale à grandes fleurs *les lieux sablonneux, ombragés, pierreux.*

Peut-être que cette *digitale* aussi bien que d'autres especes de ce genre, digérées ou dissoutes dans la salive, ou dans le suc gastrique et administrées extérieurement produira et dans quelques hydropisies et dans d'autres maladies d'heureux effets. Elle a été vantée comme un spécifique dans l'epilepsie. *Parkinson* assure qu'elle a guéri une epilepsie, en la faisant prendre en décoction dans la bierre à la dose de deux poignées de feuilles avec quatre onces de *polypode*. Elle a été proposée dans les affections scrofuleuses, et c'est surtout dans ce cas qu'on l'administre aujourd'hui, disoit *Murray* en 1776.

Haller a recueilli plusieurs faits de guérisons d'écrouelles opérées par ce remède. Un homme attaqué d'ulcéres scrofuleux dans différentes parties de son corps, et surtout à la jambe droite, de maniere qu'on parloit de lui en faire l'amputation, guérit en prenant deux fois en quatorze jours une cuillerée du suc de *digitale pourprée* avec une demi-pinte de bierre chaude, et en appliquant sur son ulcére les feuilles qui avoient fourni le suc. Une jeune personne éprouva beaucoup de soulagement en prenant une cuillerée de ce suc; elle avoit l'oeil affecté d'une tumeur scrofuleuse; la levre supérieure très-gonflée et fendue, les articulations tuméfiées, et des douleurs continuelles. Elle renonça malheureusement à ce remède, à cause de son action trop vive. Un homme ayant depuis trois ans au coude droit une tumeur scrofuleuse qui l'avoit fait beaucoup souffrir, guérit presqu'entièrement en un mois, en prenant le suc des feuilles de *digitale pourprée* assez abondamment. Ces faits sont tirés des *Practical essays of Edimbourg*.

L'application extérieure de ses feuilles sur les écrouel-

les est moins dangereuse, mais non moins efficace, dit *Murray* (1), que son administration intérieure. Cette application qu'on pratiquoit jadis, mérite, dit-il, d'être tirée du long oubli où elle a été ensévelie. On applique les feuilles broyées, ou le suc mêlé sous la forme d'onguent avec des graisses. *Ray* admettoit la même vertu dans un liniment fait avec les fleurs de la *digitale pourprée*. *Hulse* a observé que ce moyen réussissoit dans les écrouelles humides ou suppurantes, et peu dans les tumeurs séches. Les médecins et chirurgiens de l'hôpital de *Worcester* pratiquerent des onguents et des emplâtres faits avec les feuilles de cette plante, et lui trouverent en plusieurs cas une utilité insigne.

On voit d'aprés ce que nous venons de dire, que les Anglais ont beaucoup employé les feuilles de la *digitale pourprée* contre les scrofules: cependant la réputation de cette plante dans ces maladies rébelles, n'a pas également attiré la confiance des autres nations, et on n'en fait que très-peu d'usage. Mais il me paroit qu'on devroit reprendre cette matiere et l'avancer.

Depuis quelques années, écrit *Fourcroy*, on a vanté en Angleterre l'usage des feuilles de la *digitale pourprée* dans l'hydropisie. Deux ou trois feuilles séches infusées dans trois tasses d'eau chaude à la maniere du thé, évacuent, dit-on, promptement les eaux. Ce

---

(1) *Tuta tamen, nec minus efficax in scrophulis externa applicatio, idque invento non omnino novo, ut jure meretur planta ex oblivione, qua obvelata diu fuit, protrahi etc.* Murray *vol. cit. pag.* 405.

remède procure souvent des nausées, des vomissemens, des évacuations par le bas : mais l'action diurétique ne s'en suit pas moins, et l'hydropisie disparoit au bout de quelques jours ou de quelques semaines. Voilà l'extrait d'un grand nombre d'observations consignées dans les journaux Anglais sur les effets antihydropiques des feuilles de la *digitale pourprée*. Quelques médecins François ont confirmé par leur propre expérience le succès de ce remède : on assure qu'il est surtout recommandable dans l'hydropisie de la poitrine, et qu'on a guéri plusieurs fois cette terrible maladie par son usage ; il réussit également dans les œdemes, et surtout dans les gonflemens froids des extrémités. Plusieurs practiciens qui se sont occupés depuis quelques années des substances propres à guérir la gale et les affections cutanées par l'irritation salutaire qu'elles excitent à la peau, ont rangé la *digitale* au côté de la *dentelaire*, de l'*aristoloche*, de la *clématite*, et des plantes analogues. Enfin, ajoute encore le célébre *Fourcroy*, la *digitale* a donné naissance à plusieurs préparations particulieres, telles qu'un onguent, un sirop, un extrait, une teinture ; mais on ne connoit point encore bien les modifications que ses propriétés ou ses vertus reçoivent des différentes altérations qu'on lui fait subir . . . . Nous ne sçaurions trop recommander aux jeunes médecins de se rappeller toujours la grande énergie, l'âcreté de la *digitale pourprée*, de se souvenir qu'elle a été comptée au nombre des poisons, et qu'on ne doit la prescrire qu'avec beaucoup de prudence à l'intérieur.

§. 28. En revenant à la *scille*, les médecins connoissent depuis longtems à quel dégré ses principes sont âcres et irritans. Je ne répéterai pas ici ce que

les anciens ont dejà observé, ce qu'on trouve dans un grand nombre d'auteurs, ce que *Murray* a réuni en preuve de ses qualités virulentes. L'on doit sçavoir que de ces qualités en sont suivis et des douleurs très-fortes d'estomac, et des urines sanguinolentes, et des tremblemens, et des convulsions dans des personnes foibles et douées de beaucoup de sensibilité, et des inflammations dans les premieres voies, et la mort même. Je passe sous silence que dans un grand nombre de sujets on ne peut point la donner intérieurement; que son âcreté est dangereuse où il y a de la fiévre, que dans un grand nombre de circonstances prise intérieurement elle est nuisible. Or, si par un grand nombre d'expériences faites avec exactitude et conduites habilement, l'on pouvoit constater l'utilité et des différentes especes de *digitale*, et de la *scilla*, et du *colchique* (1), et de plusieurs autres remèdes soit minéraux comme les préparations antimoniales, les différentes préparations mercurielles, les fleurs de zinc etc., soit végétaux, de ceux en général dont l'âcreté est à craindre, si l'on pouvoit, dis-je, constater leur utilité en les administrant exté-

---

(1) Tue chiens, la mort aux chiens *des Français.* Colchicum autumnale *de Linné.* Colchicum flore folia longe praecedente *de Haller.* Colchico *de Mattioli.* Freidolina *des Piémontais. On doit connoître par une multitude de faits que le bulbe du colchique cueilli en été est un poison: mais on sait d'autre part l'usage que Stork a fait du* vinaigre *et de l'*oximel colchique *dans les hydropisies. On devroit essayer différentes préparations faites avec cette dangereuse plante, selon la nouvelle méthode.*

rieurement, quels avantages, quel nouveau pas dans la médecine pratique ! Combien devroient s'applaudir les médecins, si en conservant toute leur efficacité à tant de remèdes précieux, ou même en la rendant et plus prompte et plus énergique, ils pouvoient réussir à éviter l'aversion des malades, les dérangemens de la digestion, les trop fortes impressions sur les nerfs de l'estomac, et par leur sympathie sur tout le système, les cardialgies cruelles, des inflammations redoutables, et des effets trop souvent funestes! Que si la grande âcreté de plusieurs remèdes très-actifs commande toujours aux médecins la plus grande circonspection en les prescrivant, quelle défiance, quel effroi même ne doivent-elles pas leur inspirer tant de préparations, du mercure surtout et de l'antimoine, faites par les mains de l'ignorance ? Combien de cas funestes consignés dans les ouvrages de médecins et de chymistes sçavans qu'on ne peut lire qu'avec amertume ! De combien de maux n'a-t-elle pas été cause et l'ignorance de la chymie et l'ignorance de la botanique ! Il n'est que trop vrai que beaucoup de malades ont été les malheureuses victimes de leur confiance, parcequ' ils avalerent des préparations chymiques mal faites, et des plantes empoisonnées broyées par des mains étrangeres à la botanique. Mais laissons dans l'oubli ces exemples fatales, et tirons un voile sur un tableau si effrayant, afin que le nom de remède qui paroit ne devoir présenter que des idées consolantes, n'ajoute aux maux qui affligent les hommes la défiance, la crainte, et ne les frappe d'épouvante.

§. 29. Médecins, qui conservez cette inappréciable qualité de l'ame, *la sensibilité*, réunissez vos efforts,

redoublez de zèle et d'ardeur, réitérez, multipliez, étendez vos expériences (1). Ah qu'il est doux pour des coeurs que la vue de tant de souffrances et de malheureux n'a point endurci, d'arracher à la mort, à la douleur nos semblables, de conserver à leur famille des peres respectables et nécessaires, à des peres éplorés leurs fils chéris; à des époux effrayés les tendres et vertueux objets de leur amour! Quel charme, quel sentiment délicieux n'accompagneroit-il pas les conquêtes que l'on fairoit dans le régne impérissable de la nature! Les victoires que l'on remporte dans le sombre empire de la mort ne sont ni sanglantes ni dévastatrices. Gagnons des droits à l'amour de notre pays, faisons notre devoir en servant l'humanité, étouffons ces clameurs importunes, que la médecine *spéculative* seule a fait des progrés, et accumulons de nouveaux motifs de remercier la *Providence*, qui en nous laissant en proie à tant de maux, pour nous faire ressouvenir de notre foiblesse, et tourner nos regards vers elle, nous donne tant de moyens de les adoucir!

---

(1) *Peut-être que non-seulement les sucs gastriques et la salive, mais d'autres humeurs animales, comme la bile, l'urine, le serum du sang, l'humeur qui arrose les différentes cavités du corps, des animaux etc. pourront imprimer à différens remèdes des modifications plus ou moins utiles. L'expérience éclaircira ce doute. J'en ferai des essais. J'essayerai même la graisse seule, et différens menstrues non animales, l'huile végétale, l'huile essentielle de térébenthine, l'æther, les acides etc.*

AL CHIARISSIMO DOTTOR

BRERA

PROFESSORE DI CLINICA

NELLA CELEBRE UNIVERSITA' DI PAVIA.

Eccovi alcuni saggi delle sperienze da me, dal valoroso signor *Rossi*, da altri miei amici eseguite, con alcuni rimedj preparati secondo il metodo nuovamente immaginato dall' ingegnoso Dottor *Chiarenti* di Firenze, esperienze, lé quali già da alcuni mesi addietro furonvi annunziate, Dottore pregievolissimo. Sono quest' esse quelle, che voi nella parte seconda del tomo primo degli utili vostri *Commentarj Medici* vi compiaceste avvisare il pubblico, che stavano stampandosi. Se di tanto abbiamo dilungato a farle comparire a pubblica luce, ascrivetelo al sacro dovere di chi osa assicurare gli uomini sulla propria fede della efficacia di alcun nuovo rimedio di chiarirsene prima, e di accertarsene per modo, con iterate, e reiterate prove, che non gli rimanga fondato timore di troppo aver dato alla precipitazione, alla pochezza de' cimenti, alla imperfezione delle sperienze. Era troppo necessario l'attenersi, non ad una o due sperienze, ma di molte e molte tentarne, farle, rifarle, variarle in molte guise, osservando diligentemente, e raccogliendo colla massima esattezza tutte le circostanze, che quelle accompagnarono, o a quelle succedettero. La verità è

figlia del tempo, e l'esattezza della severità. Le vicende di tanti rimedj, i quali dopo aver menato rumor grande nel mondo, dopo essere stati da non dozzinali medici vantatissimi, cadettero nel vilipendio, nel discredito, o nell'obblío, deggiono avvertire, i medici, che a rilento vuolsi procedere, e starei per dire, co' calzari di piombo, sempre che si tratti di conciliare autorità, e rinomanza a nuovi rimedj. È cosa troppo frequente, e troppo perniciosa in medicina, il lasciarsi facilmente abbagliare da' primi lampi di fausto successo, e trasportare da quella certa vampa di entusiasmo, che l'apparente, o creduta prosperità di nuove non tentate cose suole invadere l'animo de' sperimentatori. La vaghezza di trarre dalla oscurità un qualche bel trovato, di farlo figurare nel mondo, la lusinghevole impazienza di essere utile, il desiderio di far inscrivere il proprio nome nell'onorato drappello di quei sagaci interrogatori della natura, cui il cielo compartì il raro dono di forzarla a disvelar loro qualche suo segreto, l'amor della gloria, e della fama, s'oppongono spesso alla necessaria lentezza nelle cose sperimentali. Quindi tanto spesso occorse di sentir rimbombare ampollose promesse, specifici infallibili, panacee divine, grandiosi miracoloni, guarigioni straordinarie, preparazioni non mai più viste, che affinate poi a sangue freddo nel crogiolo imparziale della sperienza, partorirono il topo oraziano. Per la qual cosa non è maraviglia, se al detto avendo spesso così infelicemente corrisposto il fatto, quel giudizio, che dietro le disingannatrici riprove fu forza di fare di alcuni rimedj, immeritamente poi trasportato a tutti, ad una universale irragionevole credulità, e ad un cieco pirronismo abbia non pochi condotto. Io non

voglio presagire, qual sorte avranno in altre mani que' cimenti, che a norma di questi nostri saranno ritentati: so bene, che noi non abbiamo scritto che il veduto, o quello che sperimentato da osservatori di fede degni, e capaci di ben condurre, e con ocu-latezza i tentativi, ci fu communicato. So, che per veder bene, abbiamo aguzzato, quanto per noi si po-tea, gli occhi del corpo, e dell' intelletto. Noi però siamo molto alieni dal credere, che questo metodo appena nato, sia già giunto alla maturità della perfe-zione. Sono questi e pochi, e poveri abbozzamenti; sono deboli saggi, indizio piuttosto, che compimento di quanto si può in questo genere cercare. Dal poco però che abbiamo fatto, agevol cosa ci è l'intravedere il molto più, che si può conseguire. Entrino nell' ar-ringo uomini più sagaci, più sperti di noi. Vasto si è il campo, larga la messe, e peregrina, che altri vi corrà per avventura. A noi basta l' avervi raccolte po-che spiche, ma piene di sincere granella. Qual pia-cere per noi, qual dolce soddisfazione, se saranno i germi di cose più utili, e grandiose!

ESPERIENZE

FATTE COLL' OPPIO SOLO,
E COLL' OPPIO MISTO AD ALTRE SOSTANZE,
COME CANFORA, MUSCHIO, EC.

Esp. I. Utilissimamente provò l' oppio in una colica ferocissima intestinale. Un uomo di mediocre forza, di mezzana età, da lungo tempo era soggetto a forte acidume del ventricolo, a cardialgíe, a dolori intestinali vaghi, a dolori emorroidali. Tutto ad un tratto fu in una notte invaso da una violenta colica intestinale. Quasi incessanti erano i dolori, l' ano dell' intestino colo in tutta la sua estensione era dolentissimo, impaziente di toccamento, e di pressioni, nella piega iliaca destra massimamente, e nel suo tragitto sotto l' incavata parte del fegato. Raccapricci di freddo vagamente discorrenti pel corpo, brividi delle estremità inferiori, spinte al vomitare, polsi duri, stretti, frequenti, battimenti vibranti, respirazione ansimante, trafelante, occhi rossigni, e inferociti, ardenza di bocca, pizzicore nello stomaco con senso d'acidità, che montava a tempo a tempo su per la strozza, orine poche, torbide, rossigne, con senso di bruciore, il complesso di tutti i segni, che minacciava la prossimità d' una inevitabil infiammazione delle budella, se con efficaci argomenti non si prevenisse. Si comincia da larga cacciata di sangue, si fanno suggere dalle mignatte le rigonfie vene emorroidali, clistieri di varie maniere, fomentazioni, la solita farraggine de' rimedj usitati in simili casi. Il sangue prontamente si quaglia,

con grossa crosta della parte fibrosa verde-giallognola, l'acerbità de' dolori di nulla è addolcita. Si caccia nuovamente sangue, e si adopera ogni mezzo, onde rimovere il pericolo di soprastante infiammazione, ridurre il malato, come dicono i Browniani, da uno stato stenico, al suo contrario. I polsi appoco appoco divengon più molli, più liberi, più dilatati, ed anche deboli; ma a tempo ripigliano i dolori, e infuriano con dolorosissima rabbia. In questo stato di cose faccio spalmare, e fregare dolcemente colla mantecca opiato-gastrica tutti i luoghi dolenti, e in generale tutta la regione occupata dall' arco del colo, e l' ombilicale. La dose della mantecca impiegata sorpassa le due dramme, e di queste due dramme più di venticinque grani eran d' oppio. Posso affermare, che in meno di due ore cessarono intieramente i dolori; feci nondimeno ripetere le medesime fregagioni dodici ore dopo, ed eccettuata qualche leggier aura dolente, fu intieramente liberato da quella colica. Che i medici non si scandalizzino della forte dose d' oppio, di cui mi sono ajutato; e pensino che una parte rimane aderente alla mano del fregatore, una parte si disperde, una parte impastriccia il luogo fregato senza penetrare più addentro, talchè, su quaranta grani d' oppio in esempio adoperati in questa maniera, è molto, se una metà penetra, ed è assorbita da' vasi linfatici. Le sperienze, che ho fatto sopra me stesso, mi avevano insegnato a non lasciarmi prendere da gran spauracchio per dosi d'oppio esternamente applicato anche generose.

Esp. II. Mirabile si fu la guarigione, della quale ora dirò quanto più brevemente per me potrassi. Ad una ostinata tosse da più di due mesi ad ogni ajuto ribelle, e poi cessata subitamente, soffentra in una

donna sessagenaria, debole, dilicata, di grande sensibilità, e di molto risvegliato ingegno un pressochè invincibile abborrimento agli alimenti d' ogni maniera; e quello che è più mirabile a dire, l' abboccarli, toccarli, vederli, rimembrarli, o solo immaginarli in sogno, accendeva ne' muscoli della faringe, e del velo palatino mobile violentissimi spasmi, che prolungati fino al ventricolo, passavano in vomiti forti, irrafrenabili, minaccianti soffocamento. Ogni evacuazione d' orina, di materie fecali rimane totalmente sospesa. *Rossi* tasta col catetere la vesica, e la trova onninamente vuota. L' inghiottimento chiuso, tolta la via dell' esofago ad ogni interno ajuto, si mettono in opera universali strofinazioni, vesicatorj alle coscie, coppette alla regione del ventricolo, assa fetida, oppio, e tintura d' ipecacuana per la via de' cristieri: tutti questi mezzi sono inefficacissimi. Quest' istessa ipecacuana a grandissimo stento fatta prender internamente, inaspra tutti i malanni. Non senza grandi difficoltà si riescì a far ingolare qualche doserella di etere, ma vien rigettato dopo breve tregua, produce nondimeno qualche calma, certo per la pronta sua azione sopra i nervi dello stomaco, succedono abbondanti evacuazioni d' orina, e di feci. Si ritenta un' altra volta di far passare l' etere per la medesima strada, ma non c' è più verso di farlo. Si tastano molti rimedj, or si dà di piglio a un farmaco, ora ad un altro: si pensa da ultimo di far cimento col diaccio, e l' ammalata, senza ben capirne il perchè, inghiottisce, e ritiene l' acqua fredda, di cui tracanna gran copia, fino alla dose di dodici libbre in ciaschedun giorno. Egualmente suscitabili per l' abboccamento di alimenti, egualmente rimangono violenti gli spasmi

della faringe, e delle vicine parti muscolose, e i vomiti successivi. Gonfia a quest' epoca una parotide, si conduce a suppuramento, ma non ne trae l'inferma il menomo alleviamento a' suoi martirj. Eccola intanto ridotta all' acqua fredda, ed a qualche cristiere nodrivo, dai quali deboli ajuti è ancora sostenuta la trista speranza di poter dilungare di qualche tempo la di lei miserabile esistenza. In questo lagrimevole stato di cose giungono opportunamente le sperienze del Dottor *Chiarenti*, e da quel libretto balena un raggio di lusinga, e si delibera sul nuovo rimedio, essere disperata la malata, niuno ajuto essersi avuto dagli adoperati rimedj, niun soccorso più sperarsi da' conosciuti soccorsi, essere quella donna in uno stato di universale abbattimento, qualunque fosse l'origine del male, essere troppo palpabile, che nello stato attuale consisteva principalmente la malattía in una estrema debolezza della forza vitale e nervosa, essere finalmente l'oppio un poderosissimo eccitante, qual danno poter venirne di più, se inoperoso? Nulla doversi lasciare d' intentato; così si ragiona, e si diede immediatamente mano ad una mantecca, in cui entrava più d' uno scrupolo d' oppio fatto digerire in tre dramme di saliva, si fanno tre frizioni colla distanza di due ore tra l' una, e l' altra, la prima al braccio e spalla sinistra; lungo il giogolo destro la seconda; la terza alla regione ippocondriaca sinistra, e al casso del petto, soprapponendo a' luoghi unti pannilini ben imbevuti di suffumigj di camomilla. Succedono alla prima frizione copiosissime scariche di ventre puzzolenti fetidissime, a sorsi a sorsi, non senza avversione grave, e molta pena, si va beendo una piccola chicchera di brodo, lo stomaco ne vien sommosso, ma

pur vi rimane entro; medesima difficoltà a inghiottire una minestrella dopo la seconda frizione, stimoli rinascenti al vomito, ma pur la minestra si ritiene; libero diviene l' inghiottimento dopo la terza untura.

Da questo momento quella, che dopo tanti giorni era invincibile avversione ad ogni sorta di alimento, va progressivamente minorando, e tre buone e sostanziose minestre si tracanna nelle prime ventiquattr' ore la povera malata, che a così crudo digiuno da tanto tempo era condannata. Il ritorno de' sospesi sintomi nel dì quarto dopo la prima frizione ci obbliga a porre in opera nuovamente l' oppio. Due nuove unzioni si fanno alla regione del ventricolo, frapponendo due ore fra l' una e l' altra. L' oppio fu digerito in sugo gastrico attinto da' ventrigli di cornacchie, e la mantecca, con cui si strofinò l' accennato luogo, conteneva da ben trenta grani d' oppio. Cessano in brevissimo spazio que' sintomi, e già può liberamente nodrirsi di varie minestre, e così durolla ne' succedevoli giorni. Malgrado questo così fausto cangiamento, si giudicò opportuno premunire, e fortificare la malata contro nuove invasioni con altra unzione fatta sul luogo del ventricolo, e massime al casso del petto nel dì ottavo. Da' nodrimenti liquidi potè gradualmente passare a varie specie di alimento sodo, di carni di varie maniere, di polli, di piccioni, ec., e a quelle specie di vegetabili, che la stagione portava, e che amava, e particolarmente di asparagi, ec. In due parole, restituita intieramente la facoltà d' inghiottire, e l' aversione agli alimenti cangiata in desiderio, fece uso di sostanze le più nodritive, e stimolanti, appoco appoco va riavendosi dal mortale abbattimento, risorgono le sfinite forze, e per lenti sì, ma ognor cre-

scenti gradi di rinvigorimento vien scampata da quel disperato stato, che ho abbozzato: *Ex orci faucibus erepta.*

Esp. III. Questa terza sperienza prova ad evidenza, che poderoso rimedio può essere l'oppio, e spiegare grande e pronta energía in *alcune specie d'idropisíe.* Queste specie saranno quelle, se da una esperienza, che par decisiva, si può delle altre di medesima o di vicina natura far raziocinio, che sono prodotte da veloce abbattimento della forza nervosa, dalla quasi repentinamente abbattuta contrattilità de' vasi sanguiferi, dalla atonía de' vasi linfatici valvolosi soli ministri d'ogni assorbimento, dove però a questa debolezza di forza vitale non siano aggiunti vizj organici, o lesioni di viscere inemendabili da ogni ajuto, o non curabili dall' oppio. Ecco il fatto, che a mio giudizio conferma questa teoría. Se la spiegazion nostra non va a sangue a tutti, si attentino i più sottili, e perspicaci in fisiología di darne una spiegazion migliore, ma ad ogni modo il fatto sta, che un'ascitico fu radicalmente guarito col mezzo di unzioni fatte colla mantecca, che conteneva oppio sciolto, o digerito nel sugo gastrico.

Fu per isventura malavvedutamente inghiottita una considerevole quantità di sostanza velenosa minerale; ecco in poco tempo tutta la lagrimevole iliade de' sintomi, che accompagnano gli avvelenamenti fatti con sostanze corrosive, atrocissimi dolori, tremiti, girar d'oggetti, tenebría negli occhi, singhiozzi, abbattimento con sudori freddi, pallor di morte, involontarie lagrime da' foschi occhi, respirazione affannosa, voce piccolá, roca, fischiante, ec. Ajuti opportunamente dati provano assai bene per impedire

l'imminente infiammazione del sensibilissimo ventricolo, ed intestina. Sopravvengono molte, e rapide scariche di ventre, che probabilmente fanno uscir dal corpo buona parte del veleno; in seguito ostinatamente ed invincibilmente si chiude questa via. In meno di venticinque giorni si accumula notabile quantità d'acque nell'addome, e si trova un ascite vero di notabile volume. Si consiglia, e si vuole risolutamente la paracentesi: si ottiene però di differirla. Si fanno strofinazioni al ventre con sessanta grani di estratto d'oppio sciolto nell'etere, aggiuntavi buona dose di saliva, e si ricopre l'addome con pannilini ben caldi. In meno di diciott'ore evacuò undici libbre d'orina, in sei giorni fu vuotata interamente la cavità dell'addome.

E che convien pensare della maniera d'agire dell'oppio in quest'ascite con così fausto successo? Lascio che i medici cerchino a spiegare il fatto ciascuno a norma della teoría, che hanno addottato, e mi contento di porre sott'occhio del lettore alcune parole, che si trovano nel paragrafo 624 Element. Med. Joann. Brunonis; *Si nulla intus molestia diu ante effusionem fuit, et morbus subito magis, et post manifestas debilitatrices incidit, et primae curationis parti cedit, spes salutis erit.* Nel §. 625: *Praeter commune astheniae medendae consilium, hoc in universa vasa, maximeque circa fines eorum, circa absorbentium venarum principia, quae insignius laborant, praecipue dirigendum est . . . . victus quammaxime alens, quammaxime stimulans, fluens; potio valida, vinum . . . . quibus diutius adhibitis si morbus resistere perstabit ad opii formas confugiendum.*

Esp. IV. Nelle affezioni reumatiche, articolari, i dolori essendo pungentissimi, senza febbre però, e

segni di infiammazione, abbiamo osservato, che provò benissimo una pomata, in cui entravano *trenta grani d' oppio*, e quindici di *muschio*, lasciati prima in digestione nel sugo gastrico per molte ore, e meglio per alcuni giorni in una sufficiente temperatura. Le strofinazioni si fanno sopra la parte addolorata. Più pronta, e più efficace è la virtù dell' oppio, se oltre il luogo dolente si facciano unture, e fregagioni lungo il tragitto de' nervi, i quali alla addolorata parte si distribuiscono, in que' luoghi, che sono più vicini alla cute, locchè senza entrare in lunghe particolarità della notomía si sa. Quantunque si parli quì come di una sola sperienza, varie sono le osservazioni, che comprovano questa utilità dell' oppio amministrato con questo metodo.

Esp. V. L'ungimento fatto colla medesima pomata lungo il tragitto de' nervi dell' ottavo paja, e dell' intercostale, e alla regione de' ganglj cervicali, da' quali nascono i principali nervi cardiaci, e lungo entrambi i giogoli, fu di sensibilissima utilità nelle palpitazioni del cuore, che col nome di isteriche sono volgarmente conosciute. La quale osservazione è una non spregievole riprova da aggiungersi alle tante altre, che contro l' Allero si hanno, che fa vedere, che siccome i vizj e le irritazioni de' nervi del cuore ne turbano i movimenti, quelli tolti, sono ridotti alla lor natural legge, e ritmo. Osservazione, che prova, che in quel nobilissimo vital muscolo viene infusa la forza motrice dall' azion nervosa: cosa, che in una Dissertazione più di tre anni sono presentata alla Reale Accademia delle Scienze, e che nel prossimo di lei volume verrà a pubblica luce, era già da noi con dirette esperienze pienamente, per quanto avvisiamo, dimostrata.

Esp. VI. Insigne si è l'utilità dell'oppio preparato col sugo gastrico, e pomata, nelle coliche *isteriche* del ventricolo. Tra gli altri molti esempj, che potrei citare, possiamo accertare, che in alcune sensibilissime donne, soggette ad atrocissimi dolori di ventricolo, debilitate o da aborti, ed emorragíe, o da altre cagioni debilitanti e fisiche, e morali, alle quali inutilmente si dierono tutti i così chiamati *calmanti*, nulla aver più prontamente, ed efficacemente rattemperato l'atrocità de' dolori, quanto il linimento opiato-gastrico fatto sopra lo scrobicolo del cuore, e lungo tutta la regione del ventricolo.

Esp. VII. Merita singolare considerazione il successo di questa sperienza, che è interamente dovuto al sig. *Rossi.* Scompare tutto ad un tratto un'esantema di non abbastanza noto, ed esaminato carattere, perchè niun caso se ne faceva, e da niun medicatore si fece vedere. Succede prontamente una vera iscuría, comunque sia da spiegarsi. L'ammalato, soggetto da lungo tempo a fierissime coliche di ventricolo, e rifiuta costantemente, nè avría potuto tolerare rimedio alcuno di qualche attività, con cui si volesse tentare dí far ricomparire lo svanito esantema. Non altro mezzo rimaneva che di cacciar l'orine col mezzo del catetere. In questo frangente cade in pensiero al sig. *Rossi* di ungere, e fregare ampiamente tutto l'addome con una pomata, in cui entravano più d'una mezz' oncia di canfora, e da circa cento grani d'oppio stati in digestione nel sugo gastrico, e nella saliva. L'ungimento di così poderosi eccitanti, in una dose così generosa, e quasi *temeraria*, produce in meno di tre ore un sudore profusissimo, scemano mano mano i sintomi della stranguría, stillano le orine, ricompare

l' esantema. Una così forte dose del rimedio assonnò il malato per più di dieci ore continue.

Pensino i medici, se nella difficoltà di ben sciorre la canfora, di farla tollerare dal ventricolo, di vincere quel ribrezzo, che a molti procura, nelle febbri putride, ne' tifi maligni, nel vajuolo confluente e grenoso, in una parola, in quelle malattíe, nelle quali è meritamente celebrata l' attività di questa nobilissima sostanza, che l' inghiottimento è difficile, o difficilmente per qualunque cagione ella siasi, se ne può far uso internamente, non sia conveniente maniera servirsene esternamente secondo si è fatto in questa esperienza.

Esp. VIII. Questo medesimo linimento (Esp. VII) in dose assai minose provò utilmente in una lientería accompagnata da spesse e acute punture coliche. Sopì dapprima l' acutezza de' dolori, che niun consiglio, od ajuto era riuscito a temperare; ed appresso mitigò, e da ultimo dissipò interamente la lientería, che pertinace da non poco tempo durava.

Esp. IX. Questa esperienza, e le tre seguenti (X, XI, XII) sono state fatte dal Dottor *Anselmi*, membro del Collegio di Medicina della nostra Reale Università. In un ragguaglio di varj suoi tentativi fatti coll' oppio, colla scilla, con alcune specie di digitale, de' quali dovrò pur anche in altri luoghi parlare, così mi scrive: « Era il signor Cavaliere . . . . . già » soggetto a febbri intermittenti. Eccolo tutto ad un » tratto colpito da grave astma convulsivo affannosis- » simo, che si trovò in seguito osservare un *tipo quar-* » *tanario*. Non era questa la prima volta, che da si- » mile astma fosse sovrappreso, e tormentato. Trovato » avendo i polsi duri, pieni, vibranti, vista la gon-

» fiezza delle vene, la costante difficoltà di respirare,
» lo faccio immediatamente salassare nel braccio, or-
» dino una mescolanza antispasmodica, aggiuntevi
» trenta gocce di *tintura tebaica*, ma non ne ritragge
» l'ammalato il menomo sollievo. Quattr'ore dopo
» l'invasione dell'accesso astmatico, lo ritrovo egual-
» mente oppresso, egualmente ansimante, egualmente
» sbattuto. Faccio allora prontamente fregare gli ippo-
» condrj, la regione epigastrica, il torace, il collo
» lungo l'asper'arteria, e la regione laringea con
» mantecca d'oppio, ogni scrupolo del quale era
» stato digerito in una dramma di sugo gastrico, per
» mezzo di sponghe appese a reffe, attinto dal ven-
» tricolo di cornacchie, che per la preparazione di
» questi rimedj a bella posta conservo, e nodrisco
» con buone, e saporite carni. In pochissime ore fu
» assai considerevolmente sollevato. Passò due giorni
» senza alcun male; è ripreso il quarto da nuovo
» parossismo astmatico, preceduto da raccapricci, bri-
» vidi, e freddo. Ripeto le medesime unture, dalle
» quali sensibilissimo vantaggio riceve. Vedendo tut-
» tavolta, che il parossismo, benchè mitigatissimo,
» durò l'intero giro di ventiquattr'ore, sapendo, che
» con accessi quartanarj era altre volte comparso
» quest'astma, pensai, che appartenesse alla specie,
» che il Sauvages chiama *asthma febricosum*, *Sp.* 18.,
» e dietro questo principio non esitai punto di pre-
» scrivere al malato una buona dose di chinachina,
» colla quale troncai il ricorso di nuove invasioni.

» Da questa osservazione io cavo due corollarj. Il
» primo, che l'astma osservante un tipo esatto di
» qualche febbre intermittente, può esser tolto dalla
» chinachina, ciò che non è nuovo certamente; il

» secondo, che quand' anche prodotto sia dalla stessa
» cagione, che è eccitatrice de' parossismi delle feb-
» bri intermittenti, moltissimo può essere mitigato
» coll' uso esterno dell' oppio sciolto, o digerito in
» sugo gastrico, cosa che io giudico affatto nuova.
» Io mi do pure a credere, che se l'astma non fosse
» stato di simil natura, non che mitigarlo, sarei riu-
» scito forse a debellarlo interamente. Questa con-
» gettura la verificherò, come prima mi capiterà a
» curare qualche astma convulsivo, e proverò pure
» qual grado d' efficacia possa, in simil maniera ado-
» perato l' oppio, spiegare nelle tossi convulsive ec.

Esp. X. » Vidi un dolore acutissimo in una gentil
» donna, che per un condiloma la travagliava crudel-
» mente. Le feci adoperare l' unguento accennato
» (Esp. IX). Esso fu quasi instantaneamente sopito,
» la notte vegnente fu tranquillissima senza la me-
» noma puntura dolorosa, dove le antecedenti erano
» inquietissime, e travagliosissime.

Esp. XI. » Vidi una ostinata, lunga, molestissima
» tosse, la quale già da qualche mese bersagliava una
» donna incinta, cui non pillole di cinoglosso, non
» diascordio, non etere, non emulsioni, non lauda-
» no, non altri così una volta chiamati *calmanti* hanno
» potuto addolcire, essere e prontamente, e poten-
» temente raffrenata coll' unzione di due dramme di
» pomata opiato-gastrica, che fu spalmata sopra la re-
» gione epigastrica, sopra gli ippocondrj, il torace,
» lunghesso la trachea, fatte in seguito dolci strofi-
» nazioni sopra tutti questi luoghi.

Esp. XII. » Da lungo tempo era un mio cliente
» medico travagliato da dolore ottuso, podagriforme,
» d' ignota cagione, e di ancor più oscura natura. La

» feci da empirico, volli che fosse unto col mio lini-
» mento opiato-gastrico; svanì in pochissimo tempo
» il dolore, non ne rimase alcun vestigio, e il piede
» fu ridotto a tale stato, come se dolore di sorta
» niuna non vi fosse spuntato giammai ».

Esp. XIII. Questa sperienza fu fatta nello Spedale de' Cavalieri. Con ungimenti fatti sopra la regione del ventricolo, al casso del petto, lungo lo sterno, lungo il giogolo, fino al mento, si guarì un vomito ostinatissimo, ribelle ad ogni altro rimedio, a tutte le preparazioni oppiate date internamente, a tutti i così detti *calmanti.* Questo vomito era venuto in seguito di una tosse convulsiva. Non particolarizzerò minutamente questa sperienza, e le circostanze della malattia, essendo partitamente descritta nel volume secondo de' Commentarj Medici de' Dottori *Brera*, e *Brugnatelli* alla pagina 148, e seguenti. Io quì l'accenno, perchè fatta nella nostra Città. In questa sperienza l'oppio era stato digerito in saliva.

Esp. XIV. Simile, ma più pronto, più fausto, e più sorprendente effetto sortì l'uso del medesimo rimedio (Esp. XIII) in un pertinacissimo, e violento vomito, cui niun ajuto, nè consiglio era stato valevole di comprimere. Una sola unzione fatta sopra la regione dello stomaco lo dileguò interamente. Conteneva la pomata quattro soli grani d'oppio digerito nella saliva. Questa sperienza fatta pure nella nostra Capitale, viene riferita alle pagine 151, 152 del citato libro (Esp. XIII).

Esp. XV. Grandissima, e prontissima fu l'efficacia d'un linimento preparato, come nelle due ultime esperienze (XIII, XIV) si è detto, a mitigare atrocissimi dolori artritici, che dopo aver vagamente discorse, e mar-

tellate varie parti del corpo, da ultimo aveano concentrato, e raddoppiato le loro punture nel braccio sinistro, con gonfiezza che dall' omero fino al metacarpo si distendeva. Anche questa sperienza fu fatta nel nostro Ospedale de' ss. *Morizio* e *Lazzaro*. Il Dottor *Brera* la narra distesamente nel citato volume de' commentarj medici.

Esp. XVI. In un uomo (scrive il sig. *Rossi*) dell' età di circa 60 anni, per una caduta, in cui il cozzo sopra l' osso sacro, e sopra le vertebre lombari, produsse una forte scossa sopra quella parte del midollo spinale, che nel canale delle accennate vertebre, e dell' osso sacro si dilunga, sopravvenne paralisía delle stremità inferiori, uscita involontaria dell' orina per la risoluzione del suo sfintere, soppressione totale delle evacuazioni delle materie fecali. Per dieci giorni continui adoperai i rimedj tonici più poderosi, e più vantati tanto internamente, quanto all'esteriore. Inutili sono tutte queste droghe. Sciolgo nel *sugo gastrico di cornacchia* una dramma di canfora, duo d' oppio, le unisco a pomata, e faccio ungere con questa mantecca strofinando dalla punta della spina, o prima vertebra cervicale, fino all' estremità dell' osso coccige, di tre in tre ore, per due giorni. Osservo qualche miglioramento, ma piccolo, ma lento, e tale, che mi persuade, che questi ungimenti non saranno bastevoli a vincere la grandezza del male sia per la poca dose del rimedio adoperato in ciascheduna unzione sopra una così grande superficie, sia per la difficoltà somma di far sentire al midollo spinale, dentro la sua spelonca, l' azione del rimedio. Digerii allora un'oncia intera di canfora, ed una d' oppio nel medesimo *sugo gastrico*, e unite

queste sostanze alla mantecca, volli che si ungesse tre volte colla sola distanza di due ore sopra il tragitto de' nervi ischiadici, e rami di lui, dall' uscita loro dalla cavità del pelvi insino alla estremità delle dita; la terza frizione si fece sopra la regione ipogastrica. Da queste si ricavò notabile vantaggio. Cominciò l'ammalato a muovere le estremità inferiori, ricomparì la sensibilità quasi interamente estinta, e si cangiò in senso di dolore. Con tanta speditezza non succedeva l'involontario prima e non frenabile scolo dell' orine: cominciavano anzi a farsi sentire que' pizzicori, e quelle punture, dalle quali è avvertita, e sollecitata l'anima all' evacuazione delle materie escrementizie. Opportuni cristieri vuotavano le intestina, eccitando quelli stimoli, e dolori, che dall'irritazione di quelle sensibilissime parti hanno luogo. Per sette giorni continui furono ripetuti gli accennati ungimenti, adoperando sempre egual dose della mantecca *opiato-gastrica-canforata*. In ciaschedun giorno si vedeva ripigliare gradatamente l' esercizio delle funzioni, che quella fiera caduta aveva sospese. Quando finalmente parve, che i movimenti delle estremità, che la sensibilità soppressa fossero restituiti allo stato naturale, si fece discendere dal letto l' ammalato. Fu le prime volte sostenuto da due assistenti, passeggiò con difficoltà, ma pur questa difficoltà andò dileguandosi, e in seguito, senz'altro rimedio, fu ritornato allo stato di prima.

A queste esperienze piacemi di aggiungere pur anco alcuni tentativi, da altri esperti e diligenti medicatori intrapresi. Un nuovo rimedio non può acquistar peso, ed autorità, che in ragione del numero de' buoni successi, che della di lui efficacia fanno non dubbia

testimonianza, e per far fede presso gli uomini, non basta, che sia fiancheggiato da un qualche fatto particolare, ma essere lo dee da un numero conveniente di prove. Che se trattandosi di cose sperimentali ci è grato rintracciare co' nostri occhi proprj qual cosa sia da credere, e quale sì non sia, grato egualmente ci è, che il da noi tentato lo sia da altri, che le nostre osservazioni siano affinate nel crogiolo altrui, poichè qualora le cose da noi sperimentate, e vedute concorderanno colle trovate da altri, non temeremo più certamente d' aver preso abbaglio, e che l' immaginazione ci abbia affascinato gli occhi.

Ecco ciò, che in sul proposito della mantecca preparata con oppio digerito nella saliva mi ha comunicato l' oculato, e diligente Dottor *Manna* Medico Assistente dello Spedale Maggiore di s. Gioanni di questa Città; sono quest' esse le di lui parole. « In » una puerpera, cui per impressione di violento freddo » cessò tutto ad un tratto in una notte lo scolo del » latte, dei lochj, delle orine, e sopravvenne un » notabile enfiamento della gamba, e coscia sinistra, » dopo d' avere indarno somministrati tutti i così detti » *diaforetici*, ed *aperitivi*, che in simili occorrenze » soglionsi porre in uso, feci io stesso per tre giorni » successivi un' unzione con pomata contenente 6, 8, » 10 grani d' oppio digerito nella saliva, alla regione » peronea e tibiale del tarso del piede ingombrato » dalla enfiagione. Un' abbondante traspirazione, una » mediocre dose d' orina, lo scolo del latte, e de' » lochj, che comparì dopo seguite quelle strofinazio- » ni, mi mossero a continuarle, osservando massima- » mente, che il muovere della gamba addolorava assai » meno la malata, e smaltito ne veniva a occhi veg-

» genti il gonfiamento; le ripetei infatti per altri
» cinque giorni non eccedendo l'oppio i cinque grani
» in ciascheduna dose di mantecca, in capo dei quali
» ritornata la gamba al suo stato naturale, e rimesse
» in movimento tutte le secrezioni, l' abbandonai
» perfettamente ristabilita.

» Una fregagione fatta alla regione epigastrica con
» pomata, che conteneva dieci grani d'oppio digerito
» come sopra si è detto, ritardò, e ammansò notabil-
» mente un insulto convulsivo periodico accompagnato
» da violento singhiozzo in una donzella, nella quale
» da lungo tempo eransi messi in opera tutti gli an-
» tispasmodici creduti i più efficaci, e i più celebrati.
» Raddoppiata il secondo giorno la dose del linimen-
» to, venne fugata interamente quell' affezione, e fu
» preservata per dieci giorni da nuovi accessi. Con
» mio ribrezzo fui costretto interrompere l' uso dell'
» oppio sì fattamente preparato, malgrado che la suc-
» cessiva, e graduale diminuzione di tutti i sintomi
» mi avessero inspirata la lusinga di poternela intera-
» mente guarire, e ciò a motivo delle *cagioni mani-*
» *festamente debilitanti*, cui esporre dovevasi, onde
» procacciarsi il necessario sostentamento.

» Da quattro giorni un' affezione reumatica mi oc-
» cupava l' articolazione del poplite; fomentazioni,
» linimento volatile, tornarono vani affatto. Unsi il
» ginocchio due volte con una dose di pomata con-
» tenente cinque grani d' oppio, in venti ore l' affe-
» zione reumatica fu totalmente dissipata.

» Prescindo da varie altre sperienze non abbastanza
» decisive, da altre non ancora condotte a fine: spia-
» cemi di non aver alle mani un numero sufficiente
» di cornacchie per procurarmi abbondanza di sugo

» gastrico. Come prima le nevi, e lo stridor del freddo
» le condurranno in gran copia ne' dintorni della mia
» patria, destri prenditori di questi uccelli me ne
» forniranno buon numero. Allora ripiglierò, e per-
» fezionerò i miei tentativi, ed avrò l'onore di co-
» municarle il risultato ».

Il sig. Chirurgo Collegiato *Garneri*, Chirurgo dello Spedale della Carità di questa Capitale, in un succinto ragguaglio di varie sperienze da esso intraprese, che mi ha trasmesso, tra l'altre cose mi scrive:

» Dall'uso esterno dell'oppio preparato a norma del
» metodo pubblicato dal sig. Dottor *Chiarenti*, io riu-
» scii a suffocare quasi istantaneamente un *tetano vio-*
» *lentissimo orribile*, con trismo sintomatico, eccitato
» da lesione de' nervi, per una ferita lacerata, e con-
» tusa del dito pollice della mano; vidi allungati per
» notabilissimo spazio gli intervalli frapposti agli ac-
» cessi epilettici; osservai *dolori atrocissimi colici* sen-
» sibilissimamente addolciti in una donna, che da
» questa trista genía di dolori era negli intervalli
» de' parossismi di epilessía crudelmente tormentata.
» Non devo dissimular però, che in questa donna
» all'accennato linimento aggiunsi l'uso di cristieri
» opiati. Molto temperate vidi le crude doglie artri-
» tiche. Potrei della efficacia di questo nuovo lini-
» mento citare altri esempli; ma aggiugnerolli alla
» storia di altri tentativi, parte de' quali sto facendo,
» e parte ho meco divisato di intraprendere in diverse
» malattíe ».

« Colla mantecca opiato-gastrica (mi scrive nuova-
» mente il Dottor *Anselmi*), con la quale si facevano
» frizioni al casso del petto, e sull'addome di quattr'
» in quattr' ore, non adoperando in ciascheduna volta

» meno di un ottavo di mantecca, che conteneva
» dieci grani d'oppio, ho notabilmente sollevato un
» uomo podagroso dell'età di 45 anni, di costituzione
» debole, travagliato da più di due anni da dispepsía,
» dolori colici, oppressione di petto, debolezza ge-
» nerale, in cui indarno eransi tentati rimedj di
» molte maniere.

» Una persona di sessant'anni, che pativa oppres-
» sione quasi incessante, massime nella notte, con
» sfinimenti d'animo, che aveva edema all'estremità
» inferiori, scarsezza d'orine, ec. stata per dolori
» artritici molto salassata, adoperò la mantecca op-
» piato-gastrica spalmata sul torace, e la mantecca
» gastro-scillitica sopra le estremità. Mi scrisse, che
» con le fregagioni fatte con questi due rimedj, sva-
» nito era l'edema, e placidamente dormiva la notte ».

L'erudito Dottor *Bertrone*, osservatore perspicace, e scrupolosissimo, mi ha ultimamente ragguagliato di aver provata assai utile la mantecca oppiato-gastrica per sopire, ed allontanare cuocenti dolori colici, prodotti in donne da veneree gonorree soppresse.

ESPERIENZE

FATTE COLLA MANTECCA GASTRO-SCILLITICA.

Esp. I. Questa sperienza fu intrapresa dal Dottor *Anselmi*, ed io ho visitato il malato di cui ora si dirà, e mi sono colle più esatte ricerche ocularmente chiarito della verità, ed esattezza del fatto. Eccone una succintissima istoria. Il soggetto dell' esperienza si è un uomo di quarantasett' anni, corpulento di natura, avvezzo a grandi lavori, soggetto a dolori artritici, solito ad essere ampiamente salassato, venuto insensibilmente da dieci anni a grande corpulenza. Grande era la *polisarcía*, enorme il volume delle coscie, e delle gambe. S' aggiunge mano mano la *leucoflemassía*, strabocchevole diviene la gonfiezza del ventre, scarsissime sono le orine, cade in frequenti sfinimenti quell'uomo, la respirazione è incessantemente trafelante affannosa, i polsi sono tardi, profondi, oscuri, erisipelatose sono le estremità inferiori: si sollevano quà, e là gallozzole rigonfie di sero acrimonioso, che facilmente crepano, e infiammano le parti, su cui gocciolando distillà l'acqua, piccole ulceruzze, che sottentrano alle rotte gallozzole, molto restíe al rimarginamento, le gambe, e le coscie tempestate di molte macchie livide, ed aspre per molte croste furfuracee. Internamente furono adoperati varj rimedj, come gomma ammoniaca, squilla, tartaro solubile, infusioni teiformi di corteccia di sambucco, di bacche di ginepro, e varie sostanze corroboranti, e diuretiche. Fu mosso il ventre, comparve qualche copia maggior d' orine, le estremità inferiori sgonfiarono

qualche poco, la flogosi erisipilatosa disparve, tutto il resto rimase. Dall'uso intanto di que' rimedj ne conseguitarono nausee gravi, frequenti vomiti, e quindi ribrezzo ad ogni farmaco, e finalmente assoluta impotenza di tollerarli, onde scarse come prima le orine divennero. Si pensò in questo stato di cose di porre in uso strofinazioni colla mantecca *gastro-scillitica*, e si fecero lunghesso la parte interna delle coscie, e delle gambe. Si consumavano quattro buoni scrupoli di mantecca in ogni frizione. Fatte tre frizioni nello spazio di ventiquattr' ore, cominciarono a farsi sentire dolori a' lombi, dai quali si argomentò, che il rimedio per la via de' vasi linfatici delle estremità inferiori già insino alle ghiandole lombari aveva penetrato. Ben tosto si fecero vedere più copiose le orine, colorite, rossigne, non però sanguinose, la loro tinta divenne appoco appoco più sfumata, e in capo di tre o quattro giorni non differiva dal naturale il color loro. Nel giro di ventiquattr'ore ne uscivano più di *cinque libbre*, peso cui per l'uso interno della scilla non s' erano giammai avvicinate, e questa copia andò ancora gradatamente augumentando. Si noti, che essendo state per mancanza di sugo gastrico, che dal ventriglio di cornacchie era attrito, sospese le unzioni, prontamente diminuirono le orine, e ricomparvero abbondanti quelle rimesse in uso. *In meno di tre settimane fu intieramente dissipata* la leucoflemassía. La persona che a mano nuda strofinava il malato, provò pur ella dolore ai lombi, frequenti stimoli alla vesica, e maggior flusso d' orina.

Esp. II. Fatte le unzioni colla medesima mantecca (Esp. I.) in una malata nella quale erano congiunti l' edema dell' estremità inferiori, e l' ascite, l' edema

fu dissipato, e l'orine non furono sensibilmente mosse. Convien dire che si misero in uso in tempo, in cui da più mesi era travagliata da diarrea con dolori al basso ventre, tosse secca, febbre continua, respirazione difficile ed affannosa, macilenza universale, evacuazioni puzzolenti puriformi. In questo stato deplorabile d'incurabilità non era probabilmente il caso di adoperare scilla nè internamente, nè esternamente. Si giudicò tuttavia, che la si potesse esperimentare esteriormente, avendo osservato che per questa via commove assai meno il corpo. Ad ogni modo provò i soliti dolori a' lombi, che fecero fede, che il rimedio erasi insinuato ne' linfatici, ma non fu da tanto di spingere le orine. La scomparsa dell' edema prova che agisce la scilla sopra tutta le serie de' numerosissimi vasi linfatici del pannicolo adiposo, che ne accresce l'azione, la contrattilità, il moto della linfa, e in conseguenza l'assorbimento dell' acqua stagnante nei vani e nelle cellette della cellulosa.

Esp. III. Dalla mantecca gastro-scillitica furono in questa sperienza potentemente, e copiosamente mosse le orine in un' ascite. Ecco il fatto. Comparve quest' ascite in una donna dopo una febbre clorotica sopravvenuta alla soppressione de' menstrui: non affatto erano soppresse le orine, piccolissima ne era la quantità. Qualche bene fecero le vantate pillole del *Bacher*, e fecero che le orine oltrepassavano nello spazio di ventiquattr' ore le libbre due. Si sospese per cimentare la nuova preparazione della scilla ogn' altro rimedio. La mantecca conteneva venti grani di scilla cruda preparata, poi digerita in tre dramme del consueto sugo gastrico, e meschiata quindi a tre dramme di grasso. Servì questa dose per tre unzioni, la prima

delle quali alla regione lombare, alla regione interna delle coscie le altre due, laddove i vasi linfatici avvicinandosi formano que' bei plessi affollati intrecciatissimi. Fin dalla seconda cominciò a sentire punture a' lombi, e de' doloretti acuti alle ghiandole inguinali e linfatiche, i quali furono innaspriti dopo la terza, e duraronla fino al quarto dì. Nelle prime ventiquattr' ore delle splamature *gastro-scillitiche* evacuò da ben nove libbre d' orina, e continuarono a fluire nella medesima copia a un dipresso per tre giorni successivi; passati questi tre giorni cominciò a languire l' azione della scilla, e ad evacuarsi minor copia d'orine; si rinnovarono le frizioni, si aggiunsero alla mantecca diecí grani d' oppio digerito in saliva. Medesimo fu l'effetto, ed or leggierissimi provò que' dolori lombari, or non li rissentì altrimenti. Continuarono a uscire copiose le orine ne' giorni susseguenti, e si lasciò poi al Medico, che ne avea cominciato la cura, il pensiero di condurla. Anche in questo caso, come nel precedente (Esper. I) si fecero sentire internamente nella persona, che fece le unzioni, que' brucicori, e que' doloretti, di cui si è parlato.

Esp. IV. Un meschinello, che per essersi sgraziatamente abbrustito in una mano avea sofferta una scottatura di quarto grado, giaceva per le ostinate suppurazioni da più di quattro mesi nello Spedale di San Gioanni. L'estrema debolezza prodotta da sì lunghi mali, dal diuturno giacimento, dall' impuro aere nosocomiale, diede luogo a un edema, che cominciato dalle inferiori estremità in su montando pervenne agli integumenti dell' addome gonfio, e disteso da grande timpanitide. Giungevano appena a dodici once l' orine nel periodo del dì, e della notte. Si fecero

unzioni colla mantecca scillitica, ma invece di far digerire la scilla nel sugo gastrico, o la saliva, si fece digerire *in acqua semplice.* Alla mantecca fu aggiunta una doserella di sapon di Venezia, e un pochino d'acido muriatico. *Niuno effetto si ottenne nè nel fregato, nè nel fregatore.* Si diè di piglio ad altra mantecca, che conteneva scilla digerita nella saliva, e si operò come prima. Ben tosto comparvero a' lombi irritazioni, punture, dolori, stimoli alla vesica, e nello spazio di ventiquattr' ore evacuò il malato più di tre libbre d' orina. Si iterarono appresso le unzioni col medesimo successo.

Io previdi dalla bella prima volta, che visitai questo infermo, quanto poca speranza concepir si potesse di guarirlo. Si poteva dissipar l'edema, ma se non si poteva torre la cagione di quello, la debolezza cioè prodotta dai suppuramenti, dai vizj organici, dalla lenta febbre, che andavalo struggendo appoco appoco, come si sarebbe impedito di ricomparire? Pensammo di lasciare l'uso della mantecca scillitica. Ma ad ogni modo si vede, che le orine furono mosse per la virtù della *scilla* preparata colla saliva, che è quello, che ci premea di vedere. La guarigione poi dipende dallo stato del malato, dal grado della malattía, da' congiunti ec. Si aggiunga, che molta aria era frammista all' edema.

Esp. V. Fu tentata la mantecca *scillitica* in una vecchia sessagenaria, che portava un broncocele, nella quale ad una peripneumonía era succeduto l' idrotorace, sbattuta inoltre era da fiere scosse di violenta tosse spasmodica minacciante soffocamento, con quasi totale soppressione dell' orine. Pronto fu l' effetto della mantecca scillitica, e grande, e morì nientemeno la

malata : non però dell' idrotorace, come or vedrassi. Erasi digerita la scilla nella saliva, e si fecero unzioni alle coscie, ed alle braccia. Era appena passata un'ora che provò pungimenti, e dolori ai lombi, nè molto tardarono a comparire due libbre d' orina, e questa crebbe ancor più dopo la seconda, e dopo la terza unzione. Durava l' azione della scilla il dì sesto, ma si rinnovarono le unzioni per non lasciarla svanire interamente. Se ne vedevano gli effetti ancora il dì nove nella malata, e sensibilissimi furono nella donna strofinatrice. Sopravvenne il giorno decimo un'angina catarrale, e in breve morì quest' inferma. Si sparò il cadavere, e vi si trovò che tale era la grossezza del tumore della ghiandola tiroidea, che fortemente pigiando l' asper' arteria ne avea ridotta l' ampiezza a meno d' un terzo del diametro naturale. Quindi lo stentato passaggio dell' aria, la respirazione affannosissima, la voce roca, stridula, il fischio, e 'l cigolío dell' aria, che entrava ed usciva, e 'l veloce acceleramento della suffocazione.

ARTICOLO DI LETTERA
del signor Medico Gio. Battista Badariotti
al signor Dottor Anselmi.

Villafranca 19 *gennajo* 1798.

Esp. VI » L'inferma, il di cui marito alli 14 del » corrente si è recato da V. S. Illustrissima per pren- » dere i di lei consulti intorno alla grave malattia di » sua moglie, ha riportato *un vantaggio così estraordina-* » *rio, che non sembra cosa credibile che vi possa essere un* » *rimedio così efficace.* Nella prima unzione si sentì su- » bito un gran sollievo, particolarmente nella respira- » zione, che si calmò, ed è quasi ridotta *miracolosamente* » allo stato naturale, e dopo tre o quattro unzioni della » pomata della mucilaggine di scilla, il polso che » era sempre oscuro, frequente ed ineguale, si cam- » biò in distinto, uguale, senza frequenza, e di lo- » devoli forze. Fece uso del boccone per la sera, » delle pillole, e dell' oppiata calmante. Il nodrimento » fu sempre di sostanze animali, e le bevande di vi- » no generoso. Resta ancor per ora a superare l'enor- » me gonfiezza dell' ippocondrio destro solamente » nella cellulare, e nella gamba della parte destra » che comparì subito dopo le prime unzioni . . . . . » non devo tralasciar di ragguagliarla che le orine » sono nè scarse, nè abbondanti, e che il sudore » viene copiosamente, particolarmente nella parte più » gonfia, e che in questa notte talmente sudò, che » passò perfino il materazzo, e l' inferma è molto in- » commodata da' dolori cagionati dalla violenta disten- » sione della pelle, de' muscoli, de' vasi, e de' nervi, » e confida in lei . . . . Mi sembra che la gonfiezza » cominci a cedere.

Non poche altre sperienze, che troppo lungo fora a particolarmente descrivere, e stucchevole cosa e per noi che scriviamo, e pel leggitore a narrare, partitamente ci convinsero dei pronti effetti della scilla a questa maniera amministrata. Ci risulta tra l' altre, che per l' untura della pomata *gastro-scillitica* sgonfiò in un vecchio d' ottant' anni l' edema delle estremità superiori ed inferiori ribelle ad ogni altro rimedio: che dissipò in una giovine donna una leucoflemmassía universale al parto sopravvenuta, accrescendo grandemente la copia delle orine; che un' edema delle estremità superiori ed inferiori, succeduto a soppressioni di menstrui fu interamente vinto con questo rimedio; che varie altre specie d' edema quali ad uno quali ad altro malore sopraggiunti furono guariti.

ESPERIENZE

FATTE CON ALCUNE SPECIE DI DIGITALE, VAL A DIRE, COLLE *DIGITALIS PURPUREA*; *DIGITALIS LUTEA*; *DIGITALIS GRANDIFLORA*; *DIGITALIS EPIGLOTTIS* EC.

Esp. I Provò molto bene nell' edemazía dell' estremità inferiori una mantecca, la quale conteneva oppio e digitale purpurea digerita nel sugo gastrico. Ecco il caso. Succedette questa malattía in un fanciullo ad una dissenteria che era fomentata da vermini della specie de' lombrichi, che lungo il canale intestinale avean fatto lor stanza. Alla irritazione di quest' ospiti incommodi, e alla debolezza dalla quale erano mantenuti, si congiunse la *dissenteria*, e a questa tenne dietro l'edema di amendue le gambe, avvegnachè abbondanti fossero l'orine. È da notarsi che questa gonfiezza seguiva principalmente il tragitto de' vasi linfatici superficiali del pannicolo adiposo. Era l' intumescenza accompagnata da dolori, i quali fino alle ghiandole inguinali si prolungavano, tumide pur esse, renitenti, e dolorose, senza segno d' infiammazione. Si preparò una mantecca col grasso di porco ordinario, quindici grani d'oppio, venti di foglie della *digitale purpurea* state ridotte in finissima polvere, raccolte nel mese di giugno nel tempo del fiorimento della pianta, e fuori de' raggi del sole in luogo asciuttissimo e ombrosissimo seccate. Più di quarant' ore fu l' oppio e la polvere della digitale tenuta in digestione nel sugo gastrico, e mescolata in appresso col grasso. Fu divisa la mantecca in quattro dosi. Due sole furono adoperate, poi-

chè in meno di sei giorni sgonfiarono le ghiandole, scomparve il tumore, fu dissipata l'edemazía.

La celere guarigione di quest' edemazía vuolsi ella riferire interamente alla efficacia della digitale, ovvero all' oppio, o meglio all'uno e all' altra? Pensando alla virtù tonica, eccitante, corroborante dell' oppio; riflettendo all' energía che nella sperienza riferita alle pagine 59, e 60 ha dimostrato l' oppio; e riflettendo da ultimo allo stato di debolezza in cui languiva quel fanciullo, sembra bensì non potersi negare una parte del successo all' efficacità dell' oppio; ma una parte giudichiamo che sia da attribuirsi alla *digitale*, appoggiati massime alle sperienze seguenti, nelle quali si usò la digitale con niuna, o poca mescolanza d' altre sostanze.

Esp. II. Una edemazía dell' estremità inferiori, che lasciava a noti segni vedere che era il principio d'un' anasarca, cedette a una mantecca, nella quale entrava buona dose della *digitale epiglottide*, e una piccola dose di *scilla*. Questa digitale epiglottide era coltivata dal chiarissimo Botanico *Dottor Bellardi*, cui la Flora Piemontese è debitrice dell' aggiunta di tante piante. Una sola pianta ne avea, e ce la lasciò per un così nobil fine tutta sfrondare. Trenta e più furono i grani delle foglie di questa pianta, dieci i grani di scilla lasciati in digestione più di ventiquattr' ore nel sugo gastrico. Si fecero tre unzioni, due sopra le parti edematose, a fine di concitare stimolando la languida azione de' vasi linfatici, ed accrescere l' assorbimento del fluido stagnante; una sopra la regione de' lombi, per incitare la debole azione de' reni per mezzo di quello stimolo operante su' nervi. Tre volte convenne ripetere la dose accennata; ma pur dalla seconda cominciarono

a fluire in maggior copia le orine, e queste sedimentose. La gonfiezza in pochi giorni svanì, e fu interamente smaltita l' edemazía. Anche in questa esperienza l'unione della scilla lascia incerto quanta parte del fausto successo si debba riferire alla *digitale epiglottide.*

Esp. III. In un caso analogo al precedente (Esp. II) provò bene la *digitalis lutea* del Linneo, *parviflora* de' signori *la Mark* e *Allioni* (1). L' edemazía in questo caso era succeduta ad una malattía acuta di petto, e dopo alcuni mesi cominciò un' anasarca, la quale ogni dì più crescendo, sempre più difficile ed affannosa diveniva la respirazione. Lungo i vasi linfatici delle estremità eranvi tratto tratto tumori duri e dolorosi, lasciati forse dalla gotta, da cui prima di quest' infermità era stato bersagliato il personaggio di cui si tratta. Fluivano l'orine, ma duravano la gonfiezza, e le durezze, e andavano anzi crescendo. Si fece una mantecca con XXXV grani di *digitalis lutea* : fu questa divisa in tre parti, con le quali si fecero tre unzioni, una al dorso del piede, la seconda alla parte interna della coscia, la terza alla regione lombare, frappostovi l' intervallo di due ore fra l' una e l' altra. Le orine che evacuò il malato nel secondo giorno dopo le unzioni, furono più copiose, torbide, sedimentose con niuna diminuzione della gonfiezza, e di que' tumori duri. Si passò a una seconda dose, divisa e impiegata come si fece della prima, e da questa si ricavò molto maggior vantaggio. In meno di due giorni e le durezze e la edemazía sgonfiarono più della

---

(1) *V. Discours prononcé dans les Assemblées de l'Académie R. de Sciences de Turin pag.* 42, *note* 2.

metà, uscendo ancor più torbide e sedimentose l'orine. Colla terza dose spalmata sopra i luoghi divisati, e fatta per quanto era possibile imbevere da' vasi linfatici con adattate fregagioni, si dissipò interamente l' edemazía, e risolti furono i tumori. È da notarsi, che prima dell' uso di questo rimedio pativa il malato una dolorosa sensazione di freddo pungentissimo nelle estremità inferiori, dalla quale fu pure liberato colla distruzione dell' edemazía. Fu questa rimarchevole guarigione fatta sotto gli occhi del celebre Dottor *Allioni*, dell' eruditissimo Dottor *Gianolio* Decano del Collegio di Medicina Medici consultanti, e dell' attentissimo Dottor *Camera* Medico curante.

Esp. IV. In una idropisía di petto, da cui era una donna occupata, trovammo prontissimi, e grandi gli effetti della *digitalis ferruginea* del Linneo. Appena ascendevano le orine a poche oncie nel giro di ventiquattr' ore, a sette, a otto libbre passate poche ore dopo le prime unzioni fatte alle parti interne delle braccia, e delle gambe, ascesero, e continuarono ad aversi a un dipresso nella medesima quantità per molti giorni, ripetute le frizioni di tre in tre giorni. Questa donna morì nientemeno, e nel suo cadavere trovammo non piccoli, e non pochi vizj organici. Ad ogni modo prova quest' esperienza ciò, che dalle narrate antecedentemente dee essere palese, che passano le digitali preparate a norma del nuovo metodo nelle vie del sangue pe' vasi linfatici prontamente, e che potentemente possono muovere le orine. Non istarò a particolarizzare minutamente gli altri tentativi ora colla *digitalis grandiflora*, ora colla *digitalis epiglottis*, ora con altre specie di *digitale* intrapresi. Dirò bensì, che negli effetti tutte le specie da noi tentate quasi

convengono ; ma ci è parso , che la efficacia, e prontezza d' agire della *lutea* sorpassi la virtù delle altre da noi poste a cimento. Dirò , che non ci è finora riuscito , malgrado l' aver mosso potentemente le orine , di guarire radicalmente con questo ajuto nè *ascite* vero , nè *idropisía di petto* , forse perchè troppo erano già innoltrate queste malattíe , ed eccessiva era la debolezza ; ed altre volte perchè non ammendabili vizj organici eranvi accoppiati. Ma tanto più grande abbiamo riscontrato la virtù delle *digitali* nelle edemazíe delle estremità , nelle leucoflemmassíe , e in simiglievoli raccoglimenti d' acque nella cellulosa sottocutanea , delle quali ne abbiamo più d' una radicalmente con questo mezzo dissipato.

NUOVE SPERIENZE

SOPRA ALCUNI MEDICAMENTI *PURGANTI*, *DIURETICI*, *FEBBRIFUGI* APPLICATI ESTERNAMENTE DA' CC. *ALIBERT*, E *DUMÉRIL*.

Mentre le fin quì divisate nostre sperienze stanno per uscire a pubblica luce, giunge opportunamente alla Reale nostra Accademia il foglio Francese, che ha per titolo: *Bulletin des Sciences par la Société Philomatique.* Nel numero decimo del mese di *nivose* 1797 si legge il seguente estratto, che tradotto fedelissimamente giudichiamo di quì inserire, acciocchè si possa decidere, se da alcuni, che senza aver fatto niunissim' esperienza siamo stati tacciati di *esaggeratori*, siasi dato un giudizio *benigno*, e *fondato.*

» Le scoperte de' moderni Anatomici sopra il siste-
» ma de' vasi assorbenti, non solamente servono a
» illuminarci sopra la maniera d'agire di alcuni rime-
» dj, ma ci servono pur anche di guida per diriggerne
» l'applicazione con maggior vantaggio, ed efficacia.
» Evidente riprova ne sono i *successi*, che *molti praticì*
» hanno ottenuto dall' avere amministrato all' esterno
» diverse sostanze medicamentose, per mezzo di fri-
» zioni. Come prima ebbe la Società Filomatica con-
» tezza de' fatti pubblicati sopra questo *punto impor-*
» *tante* dell'arte di guarire, incaricò due de' suoi
» membri, i Cittadini *Alibert*, e *Duméril* di assicu-
» rarsi della loro veracità, esattamente conformandosi
» a' proeessi, che infino a quest' oggi erano stati
» messi in uso. *Rifecero cotestoro le sperienze fatte già*

» *in Italia* alla salnitriera di Parigi, unitamente al
» Cittadino *Pinel* medico di quello stabilimento. Cer-
» carono anzi a variare, ed estendere tal metodo,
» impiegando rimedj non ancora adoperati. *Il più com-*
» *piuto successo sorpassò quasi sempre la loro aspettazione.*
». Risulta dalle sperienze di questi Autori, che tre
» fanciulli, il più avanzato in età de' quali non avea
» ancora cinqu' anni, nei quali erano le viscere ad-
» dominali notabilmente inceppate, e parevano aver
» tendenza all' affezione comunemente designata col
» nome di *Carreau*, furono per mezzo del *reobarbaro*, e
» della *scammonea* uniti al sugo gastrico di civetta am-
» ministrati esteriormente con frizioni purgati copio-
» samente, quantunque da molto tempo incommo-
» dati da una *ostinatissima* stitichezza. Un fanciullino
» di tre anni era *prodigiosamente* gonfio, e dai sinto-
» mi, che in esso manifestavansi, si temeva l' idropi-
» sía di petto. Questo bambolo essendo stato strofinato
» con una mantecca fatta con grasso di porco e *scilla*
» polverizzata, quindi sospesa nel *sugo gastrico*, canino
» evacuò una quantità eccessiva d' orina. Considerato
» lo stato, in cui era prima che fosse adoperato
» questo rimedio, *si può asseverare, che ha dovuto la*
» *sua guarigione ai felici effetti del medesimo.* Era un
» quinto fanciullo non guari più attempato del pre-
» cedente occupato da idropisía ascite. *Tre fregagioni*
» fatte di giorno coll' accennate sostanze bastarono
» per *risanarlo.* Conviene nientedimeno osservare, che
» l' uso di questo mezzo fu infruttuoso in due donne
» avanzate in età, le di cui estremità inferiori erano
» *edematose*, malgrado l' attenzione, che si ebbe di
» fregare le parti, che abbondano maggiormente di
» vasi linfatici.

» Non si limitarono le sperienze de' Commissarj
» della Società all'applicazione di rimedj *purganti*, e
» *diuretici*. Adoperarono esternamente con frizioni la
» *chinachina*, e questa sostanza prevenne l'accesso
» *come per incanto* in un fanciullo di cinque anni. In
» due zitelle l'una di quattordici, di sedici anni
» l'altra, andarono gradatamente minorando i paros-
» sismi, finchè furono totalmente estinti. In alcuni
» altri cangiò la febbre il suo ordinario tipo; mitigati
» furono i sintomi, e sembrano i malati essere attual-
» mente in uno stato di guarigione.

» Alle suddivisate osservazioni possono aggiungersi
» quelle del Cittadino *Alibert* narrate in una disser-
» tazione sopra quest'argomento letta alla Società
» Filomatica. Furono fatte in una giovine donna di
» quattro lustri, che allattava un bambino, da osti-
» natissima stitichezza per lungo tempo occupata. Of-
» frirono risultati a un dipresso analoghi. In una cir-
» costanza solamente, le fregagioni fatte sulla madre
» agirono soltanto sul fanciullo, che soffrì anzi una
» ipercatarsi.

» Troppo forse si attribuì alla proprietà del sugo
» gastrico. Si assicurò il Cittadino Alibert con ulte-
» riori sperienze della *Nullità* di questa sostanza, ed
» i medicamenti, che adoperò in frizioni senza ricor-
» rere a questo veicolo, ebbero i medesimi successi.

N.° B. Se si abbia ragione di accusare il sugo gastrico di *nullità* non si può che con un buon numero di sperienze comparative, e fatte con esattezza chiarire. Noi non rigetteremo le osservazioni del Cittadino *Alibert*, tanto più che non abbiamo trovato specificato di quali veicoli in vece del sugo gastrico siasi ajutato. Noi abbiamo già provato, che la saliva emula quasi sempre,

spesso agguaglia, e sembra sorpassare talvolta gli effetti del sugo gastrico. Questa medesima cosa fu dal dotto Professor *Brera* provata (1). Noi inoltre ci siamo quasi sempre serviti di sugo gastrico attinto dallo stomaco di cornacchie: nel foglio Francese si fa menzione del sugo gastrico canino, e di nottola. Non sarebbe cosa impossibile, che il sugo gastrico cavato da quest' ultimi animali fosse stato imbrattato, dilungato d' acqua, impuro. Noi prendiamo la massima cautela per averlo sincero. Di sole carni fanno pastura le nostre cornacchie, non attingiamo da' loro ventriglj per mezzo di sponghe annodate a reffe il sugo, che molte ore dopo che nè carne si sono ingolata, nè bevut' acqua, e nel sol mattino. Potrebbe darsi, che il grado d' efficacia del sugo gastrico delle cornacchie superasse naturalmente l' energía del sugo gastrico, di cui que' stimabilissimi Medici si sono serviti in Parigi. Che dunque questo sugo gastrico di Parigi non abbia mostrata maggior efficacia di altri veicoli, non è ancora una prova nè sufficiente, nè dimostrativa, nè generale della nullità d' ogni sugo gastrico qualunque. Questa medesimezza d' efficacia in altri veicoli come nel sugo gastrico non la trovò Chiarenti (2). Non la trovò il Professor Brera (3), quando invece di digerire la scilla nel sugo gastrico, la mescolò ad altri veicoli; questa equalità di virtù di altri menstrui, e del *sugo gastrico* non la riscontrammo nemmeno noi. Che se alcuni rimedj non sono

---

(1) *Discours lu à l' Académie* §. 11 *pag.* 19.

(2) *Discours lu à l' Académie pag.* 17.

(3) *Ibid.* §. 11 *pag.* 19.

privi d' azione mescolati ad altri veicoli, e adoperati esternamente, convien avvertire se la loro prontezza, ed energia siano eguali come quando sono nel sugo gastrico o nella saliva digeriti: perciocchè altro è operare, altro operare con eguale attività. Noi abbiamo sostituito l'etere al sugo gastrico, non senza notabile utilità, ma non però con eguale energía. Io ho animato il Dottor *Sacchetti* a chiarirsi con esperienze del grado di efficacia, che avrebbe mostrato la bile, e ne inserisco ben volentieri per amore della verità distesamente il risultato nelle stessissime parole, con cui me le ha in una sua scrittura narrate. Del resto, da molto tempo ci siamo proposti di tentare, oltre il sugo gastrico, e la saliva, di ben molti altri veicoli (1).

Finalmente, se avventurosamente potesse dimostrarsi, che molti rimedj a varie altre sostanze uniti, o in varj altri liquori sciolti, o digeriti, provano egualmente bene, che quando lo sono nella saliva, o nel sugo gastrico, tanto maggiormente provata verrebbe l'utilità di questo metodo di medicare esternamente, tanto più facilmente potrebbe porsi in opera, e tanto meno sarebbero degni di scusa i medici, se non profitassero di un metodo così facile, utile, spedito.

---

(1) *Vedasi la nota apposta all' ultimo paragrafo letto alla R. Accademia delle scienze.*

AL CHIARISSIMO SIGNOR PROFESSORE

CARLO GIULIO

Varj riflessi mi aveano eccitato alla ricerca d'un menstruo capace di venire in qualche modo sostituito al sugo gastrico delle cornacchie, o di altri animali, il quale nel mentre che gioisse delle facoltà di detto sugo, avesse pur anche l'avantaggio di essere più riccamente somministrato dalla natura, e se ne potesse fare un gran consumo colla maggior economía.

Nella bile de' buoi, e de' vitelli mi parve concorrere tutto quello, che ricercava, ma temendo peraltro, che questo liquore fosse già stato riconosciuto inutile al fine che io mi proponeva, differii sempre dal farne la prova, fintantochè avendo avuto occasione di comunicarvi la mia idea, voi stesso m' assicuraste non conoscere tentativi di simil sorta, incoraggiandomi perciò ad intraprenderli io stesso, e darvene poscia un preciso ragguaglio.

Tre sono i casi particolari di malattía, ne' quali mi si presentò l'occasione di fare l'esperienza della pomata preparata col menstruo bilioso: frattanto voi desiderate, gentilissimo sig. Dottore, d'avere sott'occhio il risultato de' miei tentativi? Eccomi pronto a servirvi, e dalla relazione, che vi fo dell'avvenuto, voi ne trarrete quelle conseguenze, che crederete opportune allo scopo vostro.

Esp. I. Nel mese d' ottobre dello scorso anno una damigella molto sensibile, e delicata, fu sorpresa da febbri intermittenti, prima terzane semplici, dappoi

doppie subentranti; lo stomaco veniva particolarmente affettato, soffrendo in tutto il corso dell'accesso dolori atrocissimi alla regione epigastrica, vomiti, ansietà, spasmi, e contratture dello stomaco, e delli ippocondrj, lunghi, e frequenti deliquj, movimenti convulsivi nelle mani: questi sintomi duravano dalle 12 alle 18 ore, ed erano così essenziali di questa febbre, che il parossismo pareva piuttosto locale dello stomaco; intanto i polsi erano deboli, mancanti, irregolari, minuti, il pallore della faccia era sommo, la pelle sempre arsa, e secca, non succedendovi mai il menomo sudore anche nella declinazione dell' accesso. Scacciata alla finfine la febbre mercè il generoso uso del magistero di chinachina restavavi tuttora all' ammalata una sensibilità somma di stomaco, una propensione a' deliquj unitamente ad una grand'inappetenza, stitichezza, e difficoltà di digerire: la cute mantenevasi tuttora secca, i polsi costantemente deboli, e languidi, le notti inquiete, e vigili; l' addome era molle, e trattabile, l' albuginea dell' occhio era naturale, le orine chiare, e la lingua pulita, e detersa. In questo stato la chinachina, gli amari, gli antispasmodici, ed in ispecie il liquore anodino minerale d' Offmanno, la tintura di succino, e di castoreo, e lo stesso laudano liquido di Sidenamio ben lungi di apportare il menomo sollievo, accrescevano anzi tutti i sintomi. Io, che era il medico curante, ed il Dottor Costa il consulente, ci determinammo per la prima volta a fare uso della pomata opiato-biliosa, persuasi, che tutti i sovraccennati sintomi erano unicamente nervosi. Presi dunque un' oncia d' oppio sottilissimamente polverizzato, quale a calore di stuffa feci digerire in due oncie di bile di vitello per lo spazio di

due giorni, quindi mescolandovi quattr' oncie di grasso di porco ne formai una pomata d'un colore verdastro-oscuro: l'odore di questa non era ingrato; tuttavía per renderne l'uso assai comodo, principalmente nelle donne, l'aromatizzai con essenza di cedro; ordinai quindi, che in ogni sera venissero consumati tre ottavi di questa, facendo quella ben passare, e stropicciare parte alla regione epigastrica, e parte alla spina dorsale. Per i due primi giorni l'ammalata non provò alcun sensibile effetto di questo rimedio, ma a capo di parecchi giorni (1) lo stringimento, ed il dolore dello stomaco cominciarono a diminuire, i polsi si fecero più alti, e più pieni, la cute più molle, e trattabile, le notti più tranquille, e placide, e sotto l'uso continuato delle frizioni, essendosi consumate quattro oncie di pomata, l'ammalata ricuperò l'appetito, le digestioni si fecero facili, il secesso obbediente, e così fu totalmente ristabilita.

Esp. II. Nel principio del mese di novembre dello stesso anno fui chiamato a visitare il sig. N. N. d'anni quarantacinque, di temperamento sanguigno, e dato agli eccessi di Bacco, e Venere: questi per una terzana doppia sovraggiuntali avea dovuto abbandonare i bagni d'Acqui, ove erasi portato per una semiparalisía

---

(1) A capo di parecchi giorni! *Si paragoni la lentezza, la pochezza di questo effetto, colla straordinaria, e starei per dire* miracolosa *celerità, con cui spiegò l'oppio i suoi effetti digerito in saliva, o sugo gastrico! Si compiaccia il Lettore di rileggere segnatamente l' Esp. I pag.* 54, 55, *l' Esp. II pag.* 55, 56, 57, *Esp. III pag.* 60, *varie altre. Nota dell'* Editore.

delle estremità inferiori, che da otto anni e più lo affliggeva. Cogli emetico-cathartici, cogli amari, e colla chinachina in pochi giorni fu libero dalla febbre, non restandovi altro che l'antica sua malattía: i sintomi di questa, quali aveano piuttosto aumentato dopo i presi fanghi, erano questi: il senso, ed il moto delle estremità inferiori era oscuro, e debole, non però totalmente estinto, le estremità erano alquanto dimagrite, l'ammalato non poteva assolutamente nè alzarsi da se solo ritto in piedi, nè restarvi, nè tampoco camminare senza l'ajuto di due persone, che lo sostenessero, e si querelava costantemente d'una gran debolezza dolorosa alla regione lombare.

Desideroso di sperimentare la pomata d'arnica-biliosa nelle paralisíe, proposi all'ammalato di volere usare un unguento molto decantato per la sua malattía; questi accettò il partito, ed io glielo portai con ordine di consumarne mezz'oncia in caduna sera facendo quello ben passare con stropicciature fatte alla regione lombare. Questa pomata era composta di due oncie di fiori d'arnica sottilissimamente polverizzate, due oncie di decozione saturata di dette fiori, e due oncie di bile di vitello, il tutto digerito assieme per due volte ventiquattr'ore in una stuffa, e mescolato quindi con quattr'oncie di grasso di porco.

L'ammalato avea consumato quattro oncie e mezzo di questa pomata, quando io lo rividdi, e riconobbi con gran mia sorpresa, che molto avea guadagnato camminando col solo ajuto d'un bastone, ciò che non erali mai più riuscito da ott'anni in allora, ma osservai peraltro, che era travagliato da un considerevole edema, laonde lo consigliai a sospendere per qualche giorno le frizioni, finchè fosse svanito; ciocchè

riuscì a capo di una séttimana: ripigliò allora le frizioni con maggior profitto, ma dovette di nuovo intralasciarle, essendo di nuovo comparso l'edema. In una parola il profitto, che fece l'ammalato con queste fregagioni, è sì grande, che tutto il vicinato è sorpreso, e si rallegra con lui.

Questo è quello, che per ora posso dirle degli effetti della pomata d'arnica-biliosa nelle paralisíe, riserbandomi di dargliene ulteriori notizie.

Esp. III. Il sig. N. N. di anni 30 circa, dotato di temperamento flemmatico, soggetto alla gotta, era da quattordici giorni eccessivamente molestato da sciatica, che dalla regione inguinale destra si estendeva sino al ginocchio lungo la faccia interna della coscia.

Le fomentazioni umide, e secche fatte alla parte, ed alla pianta de' piedi, l'estratto d'iva, e di bardana, le decozioni di queste piante, l'olio d'olivo preso mattina e sera alla dose d'oncie quattro per volta non alleviarono in niente il dolore; feci fare un'unzione di tre ottavi della pomata opiato-biliosa alla parte dolente, ed i dolori cessarono per lo spazio di tre ore: tregua (1) non mai accaduta: ma temendo poscia l'ammalato, che da questo rimedio potesse retrocedere l'umore gottoso, da cui credeva dipendere il dolore, non mi fu più forza di persuaderlo a continuarne l'uso.

P. S. In questo momento ricevo dal Medico Regerino una storia analoga alle mie, quale mi fo un dovere di acchiuderle.

Medico Vincenzo Sacchetti.

---

(1) *Una* tregua *di tre ore! L' Editore.*

SPERIENZA

DEL DOTTOR REGERINO

Verso il fine del mese di decembre fui chiamato a visitare una povera donna inferma, che da alcuni anni era tormentata da dolore fisso alla regione epigastrica, particolarmente all'avvicinarsi il tempo de' suoi mestrui. Questo dolore era accompagnato da languidezza universale, inappetenza, propensione al vomito al mattino singolarmente, e preso cibo soventi lo rigettava. Passava pure le notti inquiete, gettava un fiato puzzolente, aveva la lingua molto fecciosa, ed il gusto depravato: fu però quasi sempre apirettica. Prese le opportune indicazioni della malattía, ho creduto doversi far uso de' leggieri emetici, de' rimedj saponacei, e gommosi, dopo i quali le prescrissi l'estratto d'absinzio unito al magistero di china, che prese per alcuni giorni consecutivi: in grazia di questi rimedj svanirono tutti gli altri sintomi, eccettuatone il dolore, che prosieguiva ad affliggere localmente l'ammalata. Allora sperai di ottenere qualche vantaggio dalle bevande spiritose di melissa, di canella, unite ora col laudano liquido di Sidenam, ed ora coll' etere vitriolico. Tutto fu vano. Feci il racconto di questa malattía al dottissimo sig. Dottore Vincenzo Sacchetti mio amatissimo Maestro nella medicina pratica, il quale fatte le dovute riflessioni sulla malattía, mi propose di tentarne la cura colle unzioni della pomata opiato-biliosa alla regione dolente, della quale il prelodato sig. Dottore ne fece pur uso, e trovolla efficace. Ho

tosto preparata la pomata colla bile secondo il metodo propostomi, animai l' inferma a volerne far uso: accettò il mio suggerimento, si fece fare tre unzioni, dalle quali risentì ben tosto un rimarchevole giovamento, non si accorse più del dolore, che subito svanì (1); e per assicurarsi meglio volle portare applicata alla regione epigastrica la suddetta pomata opiato-biliosa distesa sopra di una pelle. Finora più non sentissi il dolore, mangia con appetito, e si trova in perfetta salute.

---

(1) *In questa sperienza sembra aver l' oppio mostrata maggiore, e più pronta energia, che nelle due riferite dal Dottor Sacchetti. L' Editore.*

RIFLESSIONI

DEL CHIRURGO COLLEGIATO,
E DELL' OSPEDALE MAGGIORE DI S. GIOANNI

FRANCESCO ROSSI

SOPRA LA LETTERA, NELLA QUALE IL DOTTORE VINCENZO CHIARUGI METTE IN CAMPO ALCUNE SPERIENZE, E RAGIONAMENTI SOPRA L' USO ESTERNO DELL'OPPIO, CONTRO IL D. CHIARENTI DI FIRENZE.

Inclina a credere in generale il Dottor Chiarenti, che non possa l' oppio spiegare nell' economía umana considerevole efficacia, se dal sugo gastrico non sia stato prima preparato,

Pretende il Dottor *Chiarugi*, che non miglior modificatore sia il sugo gastrico che un altro menstruo, e che l' oppio *comunque* applicato alla pelle produce gli stessi, stessissimi effetti, che quando è stato digerito, o sciolto col sugo gastrico.

Fondato alle sperienze, che unitamente al Chiarissimo Professore Giulio, e ad altre, che particolarmente ho tentato comparativamente, io trovo, che se per sugo gastrico quel solo s' intenda, che con tal nome è generalmente conosciuto, quello che si separa nel ventricolo, e che da esso viene attinto, immeritamente esclude il Dottore Chiarenti l' utilità di altri menstrui, quali sarebbero la saliva, la bile, il sugo pancreatico, il sugo intestinale ec., i quali umori servono pure alla digestione.

E quanto al Dottor *Chiarugi* la sua proposizione è ancor più falsa, e insostenibile la di lui pretensione che l'oppio *comunque* applicato sulla pelle operi con eguale efficacia, che allor quando fu preparato col *sugo gasirico*, o colla *saliva.*

Di questi due Scrittori, i quali sostengono contrarie proposizioni, il Dottore *Chiarenti* non ha esclusivamente ragione, il Dottor *Chiarugi* si allontana ancor maggiormente dalla verità sperimentale. Questo deve accadere quando si vogliono di troppo limitare, od ampliare le cose prima d'aver fatto un numero sufficiente d' esperienze; la troppa fretta di generalizzare ha sempre indotto in errore. Rimane però grande il merito del Dottor *Chiarenti*, il quale ha aperto una nuova strada non ancora calcata *col suo metodo*, che ha condotto, e condurrà a maravigliose guarigioni.

Varie obbiezioni fatte alla proposizione del Dottor *Chiarenti* dal Dottor *Chiarugi*, come sarebbe a dire, che agisce l' oppio nelle intestina, agisce nelle piaghe, agisce applicato alla pelle senza mescolanza di *sugo gastrico*, rispose il Dottor *Chiarenti*, che v' ha *sugo gastrico* nelle intestina, che una specie di *sugo gastrico* si separa dalla pelle, e massime nelle piaghe, dietro le sperienze di *Pierre Smith*; non v' ha maraviglia dunque, che agisca per la via delle intestina, agisca nelle piaghe, agisca applicato sopra la pelle per la forza di quel poco sugo gastrico, che vi si filtra. Così ragiona il Dottor *Chiarenti* in risposta al Dottor *Chiarugi.*

Io non voglio per ora nè ricevere per buona l' opinione dello *Smith* sul sugo gastrico della pelle, e delle piaghe, nè combatterla, non avendo ancora sperienze proprie su questo particolare: ma lasciando da parte le spiegazioni più, o meno fondate, che vuol dare il

Dottor *Chiarenti* delle sperienze, che a lui vengono opposte; se si tratti di quelle del Dottor *Chiarugi*, penso che sia inutile di ricorrere a siffatte spiegazioni, quando le sperienze, che mette in campo il D. *Chiarugi*, non siano nè abbastanza numerose, nè abbastanza decisive, e ancor meno fondate varie ragioni, con cui (massime *un anonimo annotatore*) vuole distrurre con parole ciò, che da' fatti è comprovato.

Cominciamo dalle sperienze. *Tre* sono proprie del Dottor *Chiarugi*, e con queste *tre* sperienze pretende, che *comunque* applicato l'oppio alla pelle operi diffusivamente su tutto il sistema; e *tre* sono del Medico *Giovanetti*, medico astante nel R. Spedale di S. Maria Nuova, con cui vorrebbe persuadere, che l'oppio nemmeno sciolto nel sugo gastrico venga assorbito dalla pelle de' cani, e che in conseguenza avendo il cane del Dottor *Chiarenti* provati notabili effetti, questi debbano attribuirsi all' essersi leccato, e trangugiato l'oppio, onde quegl' effetti, che all'assorbimento riferisce *Chiarenti*, all' inghiottimento sospetta doversi riferire *Chiarugi.*

Le sperienze proprie del Dottor *Chiarugi* sono le seguenti: « Ha fatto le sperienze con una semplice » pomata oppiata preparata con una dramma d' oppio » lungamente tritturata, e ridotta in fina polvere, ed » estinta in una libbra d'unguento rosato gradatamente » accresciuto sulla detta dose d' oppio (1); un'oncia » di questa pomata, che conteneva perciò sei grani » d' oppio, produsse in un fanciullo fatuo di quattor- » dici anni, che dormiva pochissimo, e quasi conti-

(1) *Lettera del Dottor Chiarugi pag.* 5.

» nuamente strillava, un' ora, ed un quarto appresso
» un dolce sopore, che durò fino alla mattina se-
» guente. Simili frizioni produssero in un maniaco
» un sonno di trent'ore, e sempre che si reiteravano
» s' ebbe una calma consolante più, o meno durevo-
» le (1). In dodeci ammalati di manía mentale coll'
» uso delle medesime frizioni, in alcuni più tardi,
» in altri più presto è succeduta la calma, e cinque
» senz' altro rimedio sono guariti (2). Energico, e
» salutare effetto dal laudano liquido avvalorato da leg-
» giere dose d' alcoole assicura l' Autore d' aver otte-
» nuto (3) ».

Conchiude: « È dunque sicuro, che l' oppio *co-*
» *munque* applicato alla cute la penetra, e spiega la
» sua azione diffusivamente sul sistema nervoso senza
» aver bisogno d' essere modificato dalla miscela del
» sugo gastrico, purchè sia competentemente atte-
» nuato ». Questa conseguenza tratta da due sole maniere d' amministrare l' oppio, ed estesa a tutte le maniere possibili mi sembra troppo generalizzata, (concedendo anche all'Autore la salubrità dell'effetto, ma non però *comunque* applicato l' oppio alla pelle).

Sembrami, che per poter dire, che gl' effetti dell' oppio amministrato esternamente senza sugo gastrico agguagliano in efficacia quelli dell' oppio con esso preparato, conveniva fare esperienze comparative in malati della medesima natura.

L'Autore dice alla pag. 4: « Basta, che l'oppio sia

---

(1) *Pag.* 6.
(2) *Pag.* 7.
(3) *Pag.* 8.

» attenuato, non ha bisogno d' essere modificato dal » sugo gastrico ». Io non so, se il Dottor *Chiarenti* pretenda questa cosa. Ma quando il Dottor *Brera* si è servito della *saliva*, non ha limitato l' energía al solo sugo gastrico: e quando noi ci siamo serviti del medesimo veicolo, non abbiamo certamente limitato l' efficacia al solo sugo gastrico (1). Riguardo poi all' idea della pinguedine, questa ci era venuta in capo.

Veniamo all' *Annotatore*. Reca nell' annotazione seconda le autorità di *Galeno*, Santi *Arduino*, d' *Etmullero*, d' *Artmanno*, *Barbeiracco* ec. per provare, che le sostanze narcotiche *comunque* siano applicate alla superficie esterna del corpo nostro producono i loro effetti ordinarj, come quando sono state introdotte nello stomaco; ma l' *oppio*, l' *josciamo*, le varie specie d' *aconito*, il *veratro bianco*, la *cicuta acquatica*, la *belladonna*, lo *stramonio*, le *dature*, l' *azalea pontica*, la *lactuca virosa*, ec. le varie specie de' solani velenosi sono sostanze narcotiche, dunque dovrebbero produrre, secondo l' Annotatore, i medesimi effetti, quando sono applicate alla pelle, che quando sventuratamente sono in troppa dose ricevute nel ventricolo; eppure sono di gran lunga diversi; e pur troppo che sono pericolosi, o funesti, quando incautamente sono inghiottite!

Non mancherebbe altro che alcuno sostenesse eziandío, che una dose eguale di *muriato* di *mercurio sublimato*, ossia che venga adoperato all' esterno, come in esempio, per risolvere i buboni duri nel metodo del *Cirillo*, ossia che venga inghiottito, produrrà medesimi effetti. Così si dovrebbe anche dire, che l' *agarico*

---

(1) *Vedi Discours, ed Esperienze.*

muscario, alcune specie di *phallus*, e in generale i funghi velenosi vengano colle mani trattati, vengano alla pelle apposti, vengano nel ventricolo ingojati, agiscano medesimamente! E la funesta impressione, che i veleni fanno sui nervi del ventricolo? Dice il prelodato Professor Giulio nella sua Anatomía al capo del ventricolo: *Mors, quae a plerisque venenis in ventriculum datis consequitur, promta, atrox, inter immanes cruciatus, inter feras convulsiones, lipotymias, singultus, summamque virium dejectionem a pessime laesa vi nervosa repetenda*: poche gocce di coobatissima acqua di *lauroceraso* applicata alle fauci, od introdotta nel ventricolo uccide prontissimamente (1), e non avviene l' istesso quando si applica sopra il nudo nervo ischiadico (2); troviamo nel ventricolo di questi cadaveri delle macchie livide, che sono vere escare gangrenose, col seguente tubo intestinale in uno stato d' infiammazione suffocativa (3). Producono forse questi effetti, applicati esternamente alla pelle? Le varie specie di gas non respirabili, come il gas nitroso, il gas carbonico, i quali respirati conducono velocemente alla morte, non producono certo questi effetti, nè anche se vengano in forma di cristieri nelle intestina intro-

---

(1) *Leggansi le osservazioni del Chiarissimo sig. Professore Penchienati inserite negl' Atti dell' Accademia.*

(2) *Vedasi* Fontana *de' veleni.*

(3) *Vedansi le osservazioni de' Chiarissimi sigg. Professore* Giulio, *e Dottor* Bonvicino *sugli effetti de' funghi velenosi sopra il ventricolo, ed intestina. Nel Giornale Scientifico del 1790 le prime, nel Calendario Georgico di quest' anno le seconde.*

dotti. Grandiose dosi d' oppio, fino ad un' oncia, ed anche più, applicato esternamente, siccome più volte in me stesso, quindi sopra altri ho sperimentato, in me non produsse che sonno più lungo e soave, addolcimento, e calma degli affanni ne' malati, o più lungo sonno. Si limiterebbero a questi gli effetti di sì grandi dosi d' oppio preso internamente, in uomini ad esso non avvezzi da lungo tempo?

Scrive l' Annotatore nella nota 8 pag. 21: « Qual » modificazione potrà dunque darsi dall'oppio prelati- » vamente ad un grasso animale dal sugo gastrico stes- » so, onde rendere quella droga più facilmente dis- » posta all' assorbimento cutaneo »?

Questo è appunto quello, di che si disputa, e non conviene decidere il punto della questione con quello che è in quistione. Non si può questa cosa chiarire, se non con esperienze, e non già con raziocinj, conoscendo noi nè la natura intima de' sughi gastrici, nè quella de' rimedj adoperati, e ignorando in conseguenza le leggi d'affinità, secondo le quali le sostanze scioglitrici de' rimedj, o unite a' rimedj, sopra di questi agiscono. E oltre alla maggior attitudine di essere più facilmente imbevuti, non potrebbero per avventura certi menstrui imprimere ad alcune medicamentose sostanze certe modificazioni, in virtù delle quali agissero poi sopra il sistema più potentemente? Vedasi il Discorso.

Alle pagine 3, e 16 così ragiona l'Annotatore: « I » lavativi oppiati hanno virtù, ed efficacia conosciuta; » qual differenza si può immaginare, che esista tralla » maniera d' assorbire de' vasi inalanti degli intestini, » e quelli della pelle? Niuna ve n'ha riconosciuta ».

Non pensa l'Annotatore che all'assorbimento, e da questo solo sembrami, che voglia ripetere tutta la medesimezza, o diversità dell'azione, ed energía, che spiegano i rimedj o esternamente vengano applicati, o internamente vengano presi. Ma come non pensa egli agli effetti delle sostanze caustiche, irritanti, narcotiche fatti su sensibilissimi nervi del ventricolo, e aventi mirabile consenso con tutto il sistema nervoso? Come non pensa, che non v'ha più rapida, più efficace via di precipitare nella morte, che quella del ventricolo, e delle intestina, per la fatale impressione di certi pestiferi veleni siano narcotici, o sieno caustici, o agiscano in maniera ancora arcana? Come non pensa, che la prontezza, e velocità della morte non si può coll'assorbimento, e solo si può spiegare per la mortifera impressione fatta sopra de' nervi da tali veleni? Quanti esempj, quante prove non potrei io recarne? Ma sono forse ignote a' fisiologi? Ed in fatti sia pur vero, che la forza imbevitrice, colla quale assorbono i vasi linfatici, è dappertutto della medesima natura (quantunque di attività, prontezza, efficacia assai diversa in diversi luoghi), ne conseguita egli, che medesimi hanno da essere gli effetti di molte sostanze quando alla pelle, quando al ventricolo, quando alle intestina sono applicate, perchè v'hanno vasi assorbenti, che nascono dalla pelle, dal ventricolo, dalle intestina? Considerevoli dosi di cantaridi applicansi impunemente alla pelle: piccole dosi prese internamente furon mortali. Qual diversità d'effetti se gli acidi minerali, l'arsenico, il sublimato corrosivo, la noce vomica, l'aconito, il vetro d'antimonio, l'orpimento, e tanti e tanti ossidi metallici, e tanti e tant'altri veleni vengano al contatto della pelle, o

del ventricolo! Che direbbero coloro, che hanno sempre in bocca la magica parola di eccitabilità? Certo diranno, che tanta diversità, intensità, velocità di fenomeni, dalla diversa organizzazione delle parti dipende! Certo penseranno alla quantità, tenerezza, nudità, sensibilità de' nervi diverse ne' varj organi! Quando dunque si tratti di rimedj, l' azione de' quali è dubbia, violenta, o anche pericolosa, se vengano presi internamente, si conterà per poco, se conservando loro a un dipresso la medesima efficacitade, o compensandone il minoramento coll' accrescimento delle dosi, o conseguendola talvolta anche più risentita, e forte, que' tristi effetti, o quelle ben fondate paure si possano scansare? Per nulla conterassi l' evitare la troppo viva, e irritante impressione, che spesso inducono sulla forza nervosa già tante volte, e non mai troppo citata?

Parla in seguito degl' effetti qualche volta *spaventevoli* prodotti da certe piante, quali in esempio sarebbero l' *josciamo*, i *papaveri*, lo *zafferano*, e simiglievoli. Ma vuol dire, che questi effetti si fanno a motivo dell' assorbimento senza sugo gastrico, dunque questo non accresce l' azione de' rimedj. È troppo noto, che le sostanze in generale, quando agiscono in vapori, operano sui nervi, non già per la via de' vasi: e se così non fosse, come spiegare l' asfissía, la morte repentina prodotta dall' acido carbonico, dai vapori, dai miasmi, da' putridi effluvj? Come spiegare per la via dell' assorbimento la morte repentina di undici giudici, e la febbre pestilenziale comunicata a gran numero degl' astanti, allorquando furono estratti dalle squallidissime prigioni di Londra i prigionieri, e condotti nella camera per udirne da' medesimi la

loro sentenza, a motivo de' corrottissimi vapori, di cui erano imbevuti i cencj di essi, la qual febbre fece molta strage in Londra ec. ec.!

L' Annotatore pag. 21 e 22 dice: « Sembra indubi-
» tato, che la forza narcotica dell' oppio, e delle
» altre sostanze analoghe consista nell' aroma, di cui
» è imbevuto l' olio volatile, che entra intcgralmente
» nella composizione dell' oppio. Il sugo gastrico non
» solo, ma neppure tutti gl' altri umori separati da'
» visceri chilopoietici, che concorrono ai primi lavori
» dell' animalizzazione delle sostanze estratte dagli
» alimenti, non sono capaci di spogliare la sostanza
» narcotica dell' oppio dalle sue proprietà, nè dal
» suo odore in tutto il corso della circolazione ».

L' entrare in discussione, se sia la parte resinosa dell' oppio, o l' aroma, di cui è imbevuto l' olio volatile, che entra integralmente nella sua composizione, che contenga tutta la forza narcotica, sarebbe uscire dal proposito di queste mie riflessioni; solo ci basti il dire, che noi non conosciamo l' intima natura del sugo gastrico, ma ne conosciamo i suoi effetti; sappiamo essere lo sciogliente degl' alimenti, perchè non v'ha nel ventricolo altra forza atta a disciorre gl' alimenti sodi salvo di esso, e che lo stesso non può fare la pinguedine, l' olio, il butirro, ec. Nè voglio con ciò dire, che sia inutile la pinguedine, ma voglio bensì dire, che la pinguedine non è una sostanza ugualmente atta a sciorre, od a modificare l' oppio: d' altra parte non potendo noi argomentare della natura intima del sugo gastrico *a priori*, malgrado tutte le belle ricerche de' Chimici in esso fatte, non altra via ci rimane a intravederne la natura, che quella de' suoi effetti, in conseguenza

tutte le teorie, che la pinguedine debba operare con eguale attività, devono considerarsi inconchiudenti. Il punto sta di vedere per esperienza, se l' utilità della pinguedine sola unita all' oppio sia uguale alla utilità dell' oppio sciolto col sugo gastrico, e così d' altre sostanze, ed è appunto questa cosa, che io nego, appoggiato alle sperienze.

Riferisce l' Annotatore alle pagine 26 e 27: Le tre esperienze fatte dal Dottor Giovanetti Medico astante di s. Maria Nuova sopra una *canina* coll' oppio sciolto nel sugo gastrico unito alla pomata di rose senza aver ottenuto verun effetto, che aver osservato in cani con simili esperienze scrisse il Dottor Chiarenti. Rispondo, che risulta dalle sperienze di varj Autori essere i cani una genía d' animali molto meno commovibili dall' oppio che altri non sieno; perlocchè il Dottor Chiarenti ben fece a servirsi di cagnuzzi di pochi mesi, perchè vieppiù sensibili, ed eccitabili. Non occorreva però, che l' Annotatore cercasse di minorare la credibilità delle sperienze comparate del Dottor Chiarenti; primo, perchè si servì il medesimo di maggior dose d' oppio; secondo, perchè assai giovani erano gli animali; terzo, perchè da quegl' animaletti raccolse i primi raggi di luce, che lo condussero ad un metodo importantissimo; e finalmente perchè poco, o molto assorbibile che sii l' oppio dalla pelle de' cani, quando tante esperienze con fausto successo fatte negl' uomini ce ne comprovano l' utilità, sembra superfluo il ricorrere ai cani.

Tuttavía per aggiungere maggior forza sia ai fatti, sia ai ragionamenti esposti nel discorso letto a questa Reale Accademia dal Chiarissimo Professore Giulio,

sia alle sperienze dopo narrate; trattandosi di esperienze, che il caso favorisce di poter quasi a beneplacito intraprendere, perchè frequenti sono gl' ammalati, che ci si presentano per affezioni reumatiche parziali, ho provato in questi ultimi giorni la pomata gastro-oppiata per un dolore di tal natura, che offendeva il plesso bracciale primo del lato sinistro in un uomo d' età d' anni 40 circa; oggi che corre il terzo giorno dell' uso di tali frizioni in dose competente fatte, cioè di due ottavi ogni dodici ore d' oppio sciolti nel sugo gastrico, ed uniti alla pomata, che fanno in tre ventiquattr' ore un' oncia e mezza d' oppio, i dolori acutissimi, da cui era prima travagliato, sono ora ridotti al grado di leggerezza, che si potrebbero dire a zero in paragone de' primi. Lo stesso effetto a un dipresso ho ottenuto in un' affezione della stessa natura d' un ginocchio, che tormentava una Signora colla medesima pomata gastro-oppiata, e nella stessa dose impiegata (Chi avrebbe osato amministrar internamente così enormi dosi d' oppio ? Guai).

All' opposto l' oppio in pari dosi unito all' unguento refrigerante, all' unguento rosato al peso sì dell' uno, che dell' altro di mezz' oncia (e non d' una libbra) fu ben lungi dal produrre gl' effetti sovradivisati, quantunque si siano eseguite le frizioni con tutte le cautele in tre altri soggetti parimenti affetti da dolori reumatici, cioè due nella coscia, e ginocchio, ed il terzo nella cervice.

Da queste esperienze comparative, e dalle altre nel discorso, e ne' seguenti articoli riferite, conchiudo, che molto più efficaci, molto più pronti sono gli effetti dell' oppio, quando è stato digerito nel sugo

gastrico, che non sieno quando è soltanto unito al grasso (1).

Riguardo all' oppio finalmente, sciolto dal sugo gastrico, saremo forse ben presto in grado di ragguagliare l' Accademia di altri più fausti, ed avventurosi effetti, se mai ci riuscisse con eccellente oppio portato d' Egitto dal sig. Barone della Turbia alla canfora unito, e qualche altro ajuto, d' impedire lo svolgimento dell' idrofobía in soggetti stati addentati, o feriti in varj luoghi da lupo arrabbiato, su' quali facciamo presentemente sperienze. Possano i nostri voti essere coronati dal successo!

---

(1) *Potressimo a queste aggiungere varie sperienze fatte coll' estratto di cicuta* (conium maculatum *Linn.*) *unito al sugo gastrico, o saliva, unitovi anche* l' acetito di potassa, o terra foliata tartari, *i quali rimedj molta attività spiegarono nelle ostruzioni, e massimamente negl' indurimenti delle ghiandole. Questa efficacia in somiglievoli malattie la provò pure, coll' estratto di cicuta, e sugo gastrico, l' espertissimo Dottor Collegiato* Anforni. *Ma avremo ben presto occasione di parlare altrove distesamente di queste, e di altre esperienze.*

V. Se ne permette la Stampa

MOROZZO PRESIDENTE DELLA REALE ACCADEMIA DELLE SCIENZE.

TOBE 835432